

Bini Adamczak

# **Le Communisme expliqué aux enfants**

suivi d'un épilogue théorique  
de l'auteure

**entremonde**

**2018**

**Genève Paris**



## **Table des matières**

Le communisme, c'est quoi?	— 5
Le capitalisme, c'est quoi?	— 7
Comment le capitalisme est-il apparu?	— 13
Le travail, c'est quoi?	— 19
Le marché, c'est quoi?	— 27
La crise, c'est quoi?	— 34
Que faire?	
Tentative #1	— 41
Tentative #2	— 45
Tentative #3	— 52
Tentative #4	— 60
Tentative #5	— 64
Tentative #6	— 68
Épilogue	— 75



## **Le communisme, c'est quoi?**

5

Le communisme est la société qui élimine tous les malheurs dont souffrent les gens qui vivent dans la société d'aujourd'hui, le capitalisme. Il y a beaucoup de différentes façons de voir ce que devrait être cette société communiste. Mais si le communisme est la société qui élimine tous les malheurs dont souffrent les gens dans le capitalisme, alors la meilleure idée qu'on peut se faire du communisme, c'est ce qui peut éliminer le plus de malheurs. C'est comme le remède à une maladie. Si le capitalisme était une maladie – ce que le capitalisme *n'est pas* – le communisme serait alors le meilleur médicament, qui pourrait remettre totalement les gens sur pied, et pas seulement à moitié, ou au tiers. Bien entendu, quelqu'un est généralement bien portant avant de tomber malade, et le médicament doit le remettre sur pied, le remettre dans l'état où il se trouvait avant de tomber malade. Ce n'est pas le cas dans notre exemple. Parce qu'avant le capitalisme, les gens devaient aussi souffrir, même si c'était d'autres malheurs. C'est pourquoi la comparaison est un peu boiteuse. En plus, le communisme est effectivement un très bon remède au capitalisme,

- mais pas le remède universel à tous les maux. Si par exemple quelqu'un a le nez bouché et tousse
- 6** et prend un remède contre la toux, alors la toux disparaîtra, et pourtant le nez restera bouché. Le communisme, lui aussi, ne guérit pas toutes les souffrances, uniquement celles que le capitalisme a engendrées.

Pour comprendre ce qu'est le communisme et pour décider, parmi les idées communistes quelle est la meilleure, alors nous devons comprendre ce qu'est le capitalisme et comment il fait souffrir les gens.



## **Le capitalisme, c'est quoi?**

Aujourd'hui, le capitalisme existe dans le monde entier et il s'appelle capitalisme parce que c'est le capital qui règne. C'est autre chose que la domination des capitalistes ou celle de la classe capitaliste. Dans le capitalisme, il y a encore des personnes qui ont plus leur mot à dire que d'autres, mais il n'y a plus de reine qui soit au sommet de la société et qui puisse commander tout le monde. Si ce ne sont plus les personnes qui règnent sur les personnes, alors c'est qui? – Ce sont les choses. Ce n'est pas à prendre au pied de la lettre, car évidemment les choses ne peuvent rien faire, et surtout pas régner sur les personnes, car ce ne sont que des choses. Ce ne sont pas non plus toutes les choses qui règnent sur les personnes, seulement certaines, ou mieux encore : une forme particulière des choses. Ces choses-là ne tombent pas du ciel et elles n'atterrissent pas non plus comme des ovnis sur la Terre en tirant sur les personnes avec des rayons lasers. Ce sont plutôt des choses que les personnes ont fabriquées elles-mêmes, pour se faciliter la vie, se rendre service, enfin, pour qu'elles les servent. Avec le temps, les personnes oublient qu'elles

ont elles-mêmes produit ces choses et elles se mettent à leur service. On peut se représenter ceci à peu près ainsi : une personne va à son bureau et écrit sur une feuille de papier : « Bois un verre d'eau ! »

**8** Deux ou trois heures après, la personne revient à son bureau et trouve la feuille de papier. Quand elle lit la phrase à ce moment-là, elle ne se souvient plus de l'avoir écrite et elle pense qu'elle doit faire ce qui est écrit sur la feuille. Peut-être qu'au début elle est un peu sceptique et elle va voir une amie pour lui demander : « Est-ce que je dois vraiment boire un verre d'eau ? Je n'ai pas du tout soif. » L'amie lui répond : « Je ne sais pas non plus. Attends. Je vais regarder. » Elle va aller regarder la feuille de papier et lire ce qu'il y a dessus. Puis elle revient et elle dit : « Oui, c'est écrit ici. Tu dois boire un verre d'eau. » Si la personne passe un peu trop souvent devant la feuille de papier, elle aura bientôt le ventre ballonné qui lui fera mal. Et alors la personne sera dominée par les choses et elle en souffrira.

Au premier abord, ça semble évidemment un peu bizarre : pourquoi la personne devrait-elle tout à coup avoir oublié qu'elle a écrit cette phrase, pourquoi est-ce qu'elle devrait ne plus

reconnaître sa propre écriture ? Dans la réalité, tout est bien entendu un peu plus compliqué que dans cet exemple-là, car les personnes ne vivent et ne travaillent pas seules, mais en société. Dans la réalité, la personne n'écrit pas toute seule cette phrase sur une feuille de papier, mais elle le fait avec plein d'autres personnes, toutes ensemble. C'est pourquoi la domination des choses s'explique peut-être mieux grâce à un autre exemple (à l'aide aussi d'un verre), celui du spiritisme. Dans une séance de spiritisme, un groupe de personnes est assis autour d'un cercle de lettres avec un verre au milieu. Toutes les personnes posent leurs mains ou un doigt sur le verre, et parce que toutes tremblent un petit peu, le verre commence à se déplacer d'une lettre à l'autre comme s'il était animé par une main invisible. Les personnes qui ne voient pas qu'elles ont fait elles-mêmes bouger le verre – parce que seules, elles n'auraient jamais réussi à déplacer un verre en tremblant – pensent que c'est un esprit qui voulait leur transmettre des messages secrets de cette façon.

C'est un très bon exemple pour bien montrer comment, dans le capitalisme, la vie des personnes fonctionne. En fait, ce sont les personnes

elles-mêmes qui déplacent le verre, mais elles ne pourraient pas le faire seules, seulement toutes ensemble. C'est juste par leur interaction, par leurs rapports les unes avec les autres qu'elles font bouger le verre. Et cette interaction est de telle nature que les personnes ne s'en aperçoivent pas vraiment. Ça se passe pour ainsi dire secrètement ou dans leur dos. Si les personnes se réunissaient et réfléchissaient ensemble sur ce qu'elles veulent écrire, il en sortirait non seulement un résultat fort différent, mais en plus il n'y aurait aucun doute sur l'origine du texte. Dans notre exemple, ce texte semblerait écrit par une main invisible, et comme les personnes ne peuvent pas se l'expliquer, elles accusent une puissance inconnue, un esprit ou un spectre.

Cela montre que ce ne sont pas toutes les interactions, tous les rapports ou tout travail qui confèrent aux choses un pouvoir particulier sur les personnes, mais seulement une forme particulière d'interaction ou de rapport. Donc : faire bouger le verre dans le spiritisme, et non écrire un texte ensemble. Et de même, ce ne sont pas toutes les sociétés qui sont définies par le règne des choses, mais uniquement les sociétés capitalistes.



C'est seulement la forme des rapports ou du travail dans le capitalisme qui donne aux choses cette forme qui leur permet de régner sur les personnes. Nous devons alors nous demander ce qui rend les rapports humains dans le capitalisme particuliers et ce qui les distingue des rapports humains dans d'autres sociétés.

- 12** Pour comprendre cela et pour voir que le capitalisme n'existe pas depuis toujours – ce qui est déjà un grand avantage – le mieux, c'est de regarder comment est apparu le capitalisme.

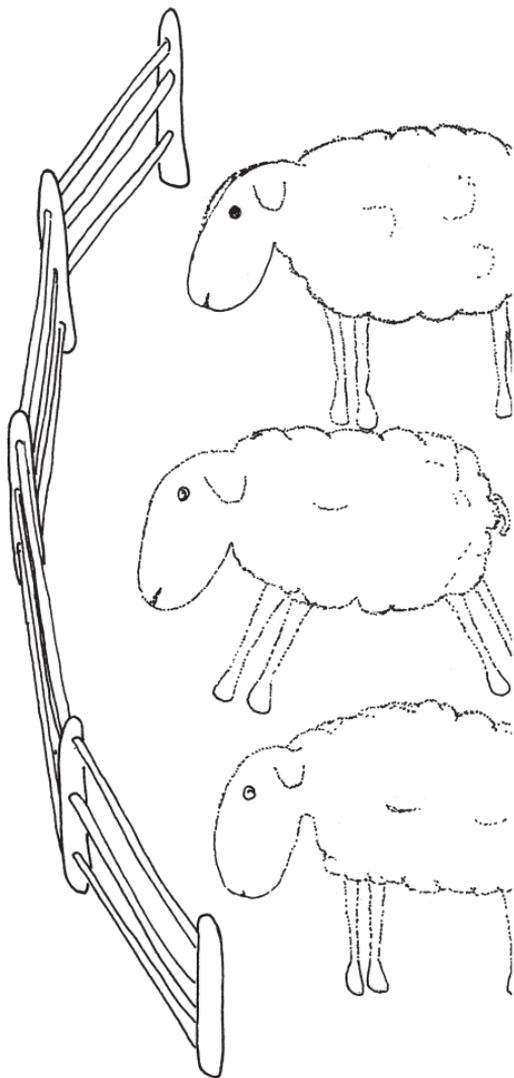
## **Comment le capitalisme est-il apparu ?**

Le capitalisme est déjà vieux de 200 à 500 ans et il s'est d'abord développé en Angleterre. À l'époque, le féodalisme régnait encore en Angleterre, ce qui veut dire qu'il y avait des reines, des princesses et plein de dames de cour. Mais la plupart des personnes étaient paysannes. Elles labouraient les champs avec leur communauté villageoise ou en famille et parce qu'elles n'avaient pas de machines et inventaient rarement de nouvelles choses, elles travaillaient énormément et étaient pourtant terriblement pauvres. En plus, l'Église avait à l'époque encore beaucoup de pouvoir et exigeait un pain sur dix qu'elles produisaient, et les princesses voulaient encore plus. Parfois, les personnes étaient obligées d'aller à la cour des princesses pour y travailler pendant plusieurs heures ou même plusieurs jours. Mais d'une part, les personnes savaient exactement ce que leurs souveraines leur prenaient, et de l'autre, elles restaient relativement tranquilles. Puisque les princesses ne comprenaient pas grand-chose au travail, elles ne pouvaient pas leur dicter leur façon de travailler.

En ce temps-là, l'Angleterre était une grande puissance maritime, exerçant un commerce florissant contre le monde entier. De nombreux navires marchands quittaient chaque jour les ports anglais vers l'Afrique, l'Europe, voire même l'Asie et l'Amérique. Parce que le nombre de commerçantes qui possédaient des bateaux assez gros et assez lourdement armés était faible, ces commerçantes pouvaient faire de très bonnes affaires. Elles sont par exemple allées en Amérique, ont volé tous les bijoux des personnes qui y vivaient, et ont vendu

**14** les bijoux en Europe. Puis elles se sont rendues en Afrique, ont volé les personnes qui y vivaient et les ont vendus en Amérique. Ainsi, les commerçantes sont devenues très riches et ont pu s'offrir un luxe dont les princesses ne pouvaient que rêver.

Quand les princesses ont vu à quel point les commerçantes étaient devenues riches et combien d'énormes bijoux et d'épées chics elles possédaient, elles sont devenues très jalouses. Et elles ont eu peur que les commerçantes devenues économiquement si puissantes exigent aussi plus d'influence politique et qu'elles ne renversent les princesses – ce qui s'est effectivement produit plus tard.



Alors les princesses ont réfléchi fébrilement à la manière de devenir aussi des commerçantes. La seule chose qu'elles possédaient, c'était la terre sur laquelle vivaient les paysannes, et les navets que celles-ci faisaient pousser. Et les navets n'ont jamais rapporté beaucoup d'argent. Par contre, ce qui était très couru en Europe à l'époque, c'était la laine de mouton. Et donc les princesses ont appelé leurs vassales et leur ont ordonné d'élever partout des moutons à la place des navets. On ne peut cependant pas nourrir tant de personnes que ça avec des moutons et en plus, il y a besoin de beaucoup moins de paysannes pour s'occuper d'eux. C'est pourquoi un grand nombre de paysannes sont simplement devenues superflues. Les princesses s'en préoccupaient très peu, car elles n'avaient d'yeux que pour les énormes bijoux et les épées chics des commerçantes. Elles ont envoyé leurs soldates pour qu'elles chassent les paysannes des terres où celles-ci avaient toujours vécu et travaillé. Les soldates étaient très brutales et faisaient très mal aux paysannes, ce qui les rendit très malheureuses. Elles l'ont été d'autant plus quand elles se sont rendues compte que maintenant elles ne pouvaient plus retourner

sur leurs terres et que tout ce qu'elles avaient appris était dorénavant devenu inutile. Surtout, elles ne savaient absolument pas comment se nourrir à présent. Et comme elles ne savaient pas trop où aller, elles se sont dirigées vers les grandes villes, où étaient venues s'installer entre-temps un grand nombre d'ex-paysannes, qui elles aussi avaient été chassées de leurs terres. Sans terre, elles ne pouvaient plus labourer ni vendre quoi que ce soit, parce qu'elles ne possédaient rien. Elles n'avaient pas le droit de voler non plus, sinon les policières les auraient punies. La seule chose qui leur restait, c'était elles-mêmes. Et ainsi, celles qui ne voulaient pas finir en prison sont allées dans les usines, qu'on commençait à construire à la même époque, et elles se sont elles-mêmes vendues.

17

C'est depuis ce temps-là que dans le capitalisme toutes les personnes qui ne possèdent pas par hasard une usine sont forcées de se vendre elles-mêmes. Sinon elles n'ont pas d'argent et ne peuvent pas s'acheter à manger. Toutes les personnes veulent manger et c'est pourquoi elles sont obligées d'aller travailler, qu'elles le veulent ou non. Et elles sont forcées de produire des choses, par exemple des pistolets, qu'elles trouvent ça

stupide ou pas. Ainsi les personnes se retrouvent sous la domination des choses. Et pour ça il n'y a quasiment plus besoin de soldates ou de la police.

Donc, l'important dans le capitalisme, c'est le travail. Tout tourne autour. Qui n'en a pas ne mange pas. Et en plus, les autres personnes vont le ou la trouver stupide, parce qu'elles vont penser qu'il ou elle se nourrit des choses qu'elles ont produites. Pour mieux comprendre comment le capitalisme fonctionne, il faut qu'on regarde de plus près ce que c'est - ce travail.

## **Le travail, c'est quoi ?**

Chaque matin, avant même que l'école ne commence, les personnes vont à l'usine ou au bureau. Il y en a qui n'y vont que l'après-midi ou même la nuit et aujourd'hui il y en a même qui ont le droit de choisir quand elles vont travailler. D'autres travaillent aussi à la maison, elles rangent la table du petit déjeuner et elles font le repassage. Ça revient au même, puisqu'elles doivent toutes travailler. Dès que les personnes arrivent à la porte de l'usine ou du bureau, une guichetière leur demande : « Tu veux travailler pour notre usine ou notre bureau ? » Qu'est-ce que les personnes peuvent bien lui répondre dans un cas pareil ? Elles n'ont peut-être pas du tout envie et elles auraient préféré dormir un peu plus longtemps et prendre après un petit déjeuner avec leurs amies, mais elles préfèrent garder ça pour elles. Elles savent que pour avoir droit à un petit déjeuner il faut avoir travaillé. Alors elles disent : « Oui, je veux. » « Très bien », dit alors d'une voix polie la guichetière, et elle ajoute : « L'usine te donne assez d'argent pour que tu puisses manger et boire, te loger et aller deux fois par semaine au cinéma. Pour cela, il faut que tu fasses presque tout

ce que l'usine te dit pendant que tu y es. » « Aller deux fois par semaine au cinéma, c'est bien, se disent les personnes, mais faire presque tout ce que l'usine dit pendant que je suis ici... huit heures par jour, ça fait un tiers de ma journée, et si je veux dormir huit heures, ça fait la moitié du temps où je suis réveillée. Ça fait quand même un peu beaucoup pour deux cinémas par semaine. » Qu'est-ce qu'elles peuvent dire maintenant qu'elles ont accepté et qu'en plus elles sont déjà dans l'usine ou le bureau ? À peine fermée la porte derrière elles, l'usine se met à leur parler. « Avance le long de ce couloir, dit l'usine d'une voix retentissante, et prend ensuite la porte là-bas à droite. Tu vois la chaise. D'abord, assieds-toi. » Puis l'usine doit réfléchir un peu avant de continuer : « Voyons voir ce qu'on a là ? Aujourd'hui, il faut produire mille deux cent vingt-trois fers à repasser. Et pour ça, tu dois enfoncer ce clou cent fois par heure. » « Quoi ? Je dois taper sur ce clou débile ? demande la personne révoltée. Mais pourquoi ? Ça sert à quoi ? Quel rapport avec les fers à repasser ? Et qui est la personne qui veut tous ces fers ? Mais qui a besoin d'autant de fers à repasser ? » À ce moment-là cependant, la voix de l'usine est déjà partie. Elle

a des obligations bien plus importantes que celle de répondre aux questions des travailleuses. Et en plus, l'usine elle-même ne connaîtrait probablement pas la réponse.

L'usine ne parle évidemment pas avec une vraie voix. Elle n'est qu'une usine faite de pierres, de machines et de plastique et c'est pour ça qu'elle n'a pas de bouche. L'usine parle pourtant avec une voix bien propre à elle. Nous pouvons illustrer ça par l'exemple d'une chaise. Si une personne n'a jamais vu de chaise et ne sait pas du tout ce que c'est, elle n'a aucune idée de ce qu'elle peut faire avec et elle l'utiliserait peut-être pour faire du feu. Dès qu'elle sait ce qu'est une chaise, par exemple parce qu'on lui a expliqué, elle entend aussi la propre voix de la chaise. La chaise dit des trucs comme : « Assieds-toi ici. Non, tu ne peux pas t'allonger, tu vas tomber par terre. Arrête de te balancer, sinon mes pieds arrière vont se casser. » Si la chaise est une chaise inconfortable, elle dit en plus des choses méchantes comme : « Hihihhi, je te fais souffrir. Je te pique et je te fais mal au dos. »

À l'usine et à l'école, les chaises sont dans leur majorité méchantes. Elles font exprès d'être



dures, afin que la personne ne puisse être assise que dans une seule position, car elles ne veulent pas que les personnes se sentent trop à l'aise et, par exemple, s'endorment.

Étant donné que les personnes ont construit des usines très grandes et nombreuses, celles-ci commencent à les embêter considérablement. Et les usines et les bureaux ressassent sans arrêt les trois mêmes choses. Elles leur disent comment, quoi et combien elles doivent produire. Ainsi, l'usine dit à quelques-unes des travailleuses par exemple de s'asseoir chaque soir autour d'une table et de parler ou de se faire passer des choses. Et d'autres travailleuses doivent rester assises toute la journée à la maison et repasser. Et puis l'usine dit par exemple à une personne d'enfoncer des clous. Et à une autre, elle lui dit d'allumer et d'éteindre l'ordinateur et d'écrire sur un sujet auquel l'usine a pensé elle-même. Et une troisième travailleuse doit construire des pistolets. Et puis, l'usine fixe encore la quantité qu'il faut fabriquer. Enfoncer cent clous par heure, par exemple, ou repasser le linge d'une famille ou écrire cinq pages par jour à l'ordinateur. En plus, l'usine décide combien les

personnes vont gagner pour leur travail. Un ticket de cinéma pour enfoncer des clous par exemple, aucun pour laver le linge et cent tickets pour jouer la cheffe.

Une des travailleuses ne veut cependant pas enfoncer des clous toute seule à longueur de journée, elle préférerait écrire des pages, mais pas cinq, plutôt quatre. Et une autre travailleuse ne veut pas toujours repasser, elle veut aussi parfois être autour d'une table avec d'autres ou encore mieux, faire un peu de tout : une fois repasser à la maison, une autre fois être assise à une table et le soir écrire des textes. Et la troisième travailleuse n'aime pas les vrais pistolets de toute manière.

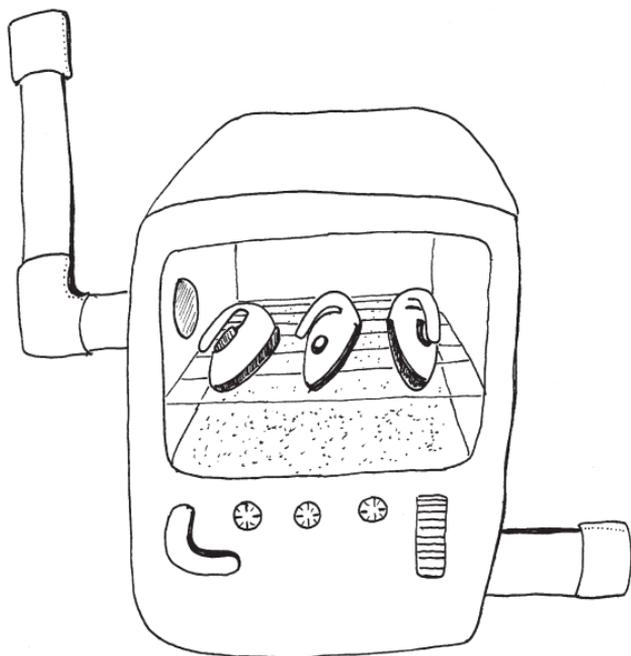
24 Si les travailleuses vont à l'usine et veulent lui faire ces propositions, l'usine fait pourtant la sourde oreille et prétend ne rien comprendre du tout. Elle n'est qu'une usine faite de pierres, de machines et de plastique et c'est pour ça qu'elle n'a pas d'oreilles. Alors les personnes soupirent et reviennent à leurs postes de travail. Elles se rendent bien compte que l'usine a été construite par des personnes, mais l'usine ne s'intéresse pas du tout à elles. Les usines se moquent de savoir si les personnes sont heureuses, si elles savent ce qu'elles

produisent et pourquoi. La seule chose à laquelle l'usine s'intéresse, c'est produire et vendre le plus possible. C'est pour ça que l'usine veut que les personnes soient heureuses uniquement si cela l'aide à vendre plus. Or, dans ce cas-là, il faut que les personnes soient heureuses, même si elles ne le sont pas. Ce qui ne les rend évidemment pas très heureuses ! La quantité de ce qui est vendu augmente et c'est bien la seule chose à laquelle s'intéresse l'usine. Car, si l'usine vend beaucoup, elle peut acheter encore plus de travailleuses et de machines. Et puis celles-ci peuvent produire encore plus de fers à repasser, de textes ou de pistolets. Et puis, l'usine peut vendre d'autant plus.

Si l'usine ne s'intéresse pas aux personnes, mais que les personnes doivent s'intéresser à ce qui intéresse l'usine et si l'usine ne s'intéresse qu'à acheter et à vendre, alors acheter et vendre semble être un truc super important.

Pour mieux comprendre comment fonctionne l'usine, il faut qu'on regarde ce qu'elle fait, l'usine, quand elle vend pour acheter, pour revendre, et ainsi de suite. Pour vendre et acheter, l'usine doit aller au marché. Pas au petit marché où l'on vend **25**

les fruits bien évidemment. Il y a des marchés ex-  
près pour les usines, qui sont énormes. Et ce sont  
ces marchés qu'on va maintenant examiner de  
plus près.

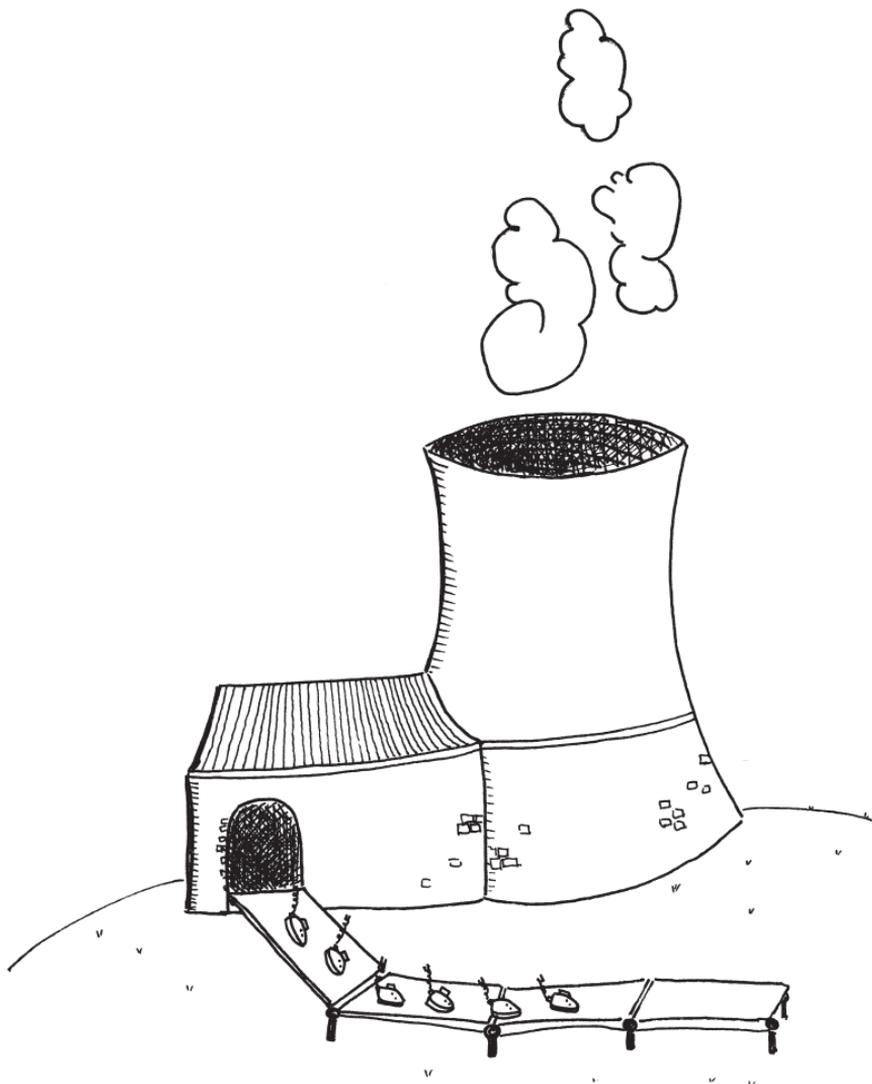


## **Le marché, c'est quoi?**

Pour vendre quelque chose sur le marché, l'usine doit d'abord produire quelque chose. Pour pouvoir produire quelque chose, il lui faut des ingrédients divers. C'est comme faire un gâteau : pour faire un gâteau, il faut : 1) des œufs et de la farine, 2) un four et 3) une pâtissière. Or, notre usine ne veut pas faire un gâteau, elle veut faire des fers à repasser. C'est pour ça qu'elle achète d'abord un énorme tas de morceaux de tôles. Et avec ça, elle prend aussi un gros sac de clous. Pour faire des fers à repasser avec les morceaux de tôle et les clous, il lui faut des grosses machines à cuire des fers à repasser. Alors, elle achète aussi trois grandes machines à cuire des fers à repasser. Une usine, elle l'a déjà, plus la peine de l'acheter, donc. Maintenant, il y a dans l'usine trois grandes machines à cuire des fers à repasser, un gros sac de clous et un énorme tas de morceaux de tôle. Mais va savoir pourquoi, rien ne veut bouger ! L'usine se rappelle donc qu'il lui faut encore ces personnes, ces travailleuses. Pour cela, il existe un marché spécial : le marché du travail. Les personnes qu'on y trouve ont été produites dans des usines spécialement conçues à cet effet : dans

des usines-écoles, des usines-apprentissage et des usines-familles. C'est pour cela que l'usine peut se rendre au marché du travail et passer une commande précise. Elle dit: « Bonjour, j'ai besoin de douze personnes-enfonceuses-de-clous, six personnes-plieruses-de-tôles et une personne-repasseuse pour vérifier que les fers à repasser fonctionnent bien. » De plus, l'usine a encore besoin de deux personnes-penseuses, qui pensent la recette pour fabriquer un fer à repasser à partir des machines, des morceaux de tôle, des clous et les personnes. Et enfin, encore une personne-cheffe qui veille à ce que les autres fassent bien ce que l'usine veut. L'usine demande aux personnes: « Voulez-vous travailler pour moi? » Et les personnes disent: « Oui, on veut. » Mais ça, on le sait déjà.

Ensuite, l'usine revient chez elle et enferme les personnes qu'elle vient d'acheter avec les morceaux de tôles, les machines et les clous et cela huit heures par jour. Et effectivement, après un certain temps les premiers fers à repasser sortent tout chauds à l'arrière de l'usine. L'usine peut maintenant retourner au marché avec les fers à repasser pour les vendre. Cette



**30** fois-ci, elle ne va pas au marché du travail, mais au marché du repassage ou au marché-des-fers-à-repasser-et-autres-trucs. Quand l'usine vend ses fers à repasser, elle reçoit de l'argent. Et avec l'argent, elle peut ensuite acheter de nouveau des machines, des morceaux de tôle, des clous et des bidouilleuses-de-fers-à-repasser. Et avec les nouvelles machines, morceaux de tôle, clous et bidouilleuses-de-fers-à-repasser, elle peut ensuite produire de nouveaux fers à repasser, donc encore plus. Et ceux-là, elle peut les revendre à nouveau.

Alors que l'usine se trouve sur le marché-des-fers-à-repasser-et-autres-trucs, plongée dans ses rêves, des rêves d'usine – c'est-à-dire qu'elle rêve de nouvelles machines, de nouveaux morceaux de tôle, de nouveaux clous et de nouvelles bidouilleuses-de-fers-à-repasser – tout à coup, elle aperçoit quelque chose. Pas très éloignée d'elle, juste en face pour être exact, il y a une autre usine, et elle aussi, elle vend des fers à repasser. « Je veux voir ça de plus près », se dit notre usine et elle la regarde de plus près. Et tandis qu'elle reste là à observer, son regard tombe sur l'étiquette du prix des autres fers à repasser et elle se

dit: « Je vais jeter un œil sur l'étiquette du prix. » Mais qu'est-ce qu'elle découvre? L'autre usine vend ses fers à repasser moins cher. Pas beaucoup moins cher, mais ça suffit pour que les autres personnes achètent plus de fers à repasser à l'autre usine. « Crotte alors! », pense alors notre usine, car les usines sont terriblement jalouses. Elle ne peut pas du tout se réjouir pour l'autre usine qui vend moins cher et donc plus, parce qu'elle n'aime pas l'autre usine. En fait, il n'y a personne que les usines aiment vraiment. Ni leurs travailleuses ni les autres usines. La seule chose qui fait plaisir aux usines, c'est de vendre et d'acheter et de revendre, et ainsi de suite. Et la seule chose dont elles rêvent, c'est de machines, de morceaux de tôle, de clous et de bidouilleuses-de-fers-à-repasser. Alors notre usine pourrait aller voir l'autre usine pour lui demander: « Mais dis-moi comment tu fais des fers à repasser aussi peu chers. Moi aussi, je voudrais pouvoir le faire. » Ou elle pourrait aussi bien dire: « Quel hasard! Toi aussi tu fais des fers à repasser! Viens, on se met ensemble, c'est plus pratique! » Mais les usines n'ont jamais de telles idées, et si cela arrive, c'est juste pour embêter une troisième usine.

32 Ainsi, l'usine est en colère. Et dès qu'elle rentre chez elle, elle appelle une de ses deux personnes-penseuses et lui demande ce qu'elle devrait faire. « Il faut que tu produises moins cher, plus et plus vite. Tu dois économiser les frais, alors tu pourras vendre à plus bas prix. Par exemple, dit la personne-penseuse, tu n'as besoin que d'une personne-penseuse, pas de deux. » « C'est une super bonne idée », dit l'usine, et elle vire la personne-penseuse. Le lendemain, elle va vers les bidouilleuses-de-fers-à-repasser (moins une personne-penseuse) et dit : « À partir d'aujourd'hui, je vous donne seulement de l'argent pour une séance de cinéma par semaine. En plus, vous devez travailler une heure de plus chaque jour. » Les personnes ne trouvent pas ça génial, mais elles savent déjà que l'usine fait toujours la sourde oreille quand elles veulent lui parler. Et c'est pour cela qu'elles retournent à leurs postes de travail.

Au bout d'un certain temps, l'usine retourne au marché et présente fièrement ses fers à repasser pas chers. « Venez voir, braves gens, s'exclame-t-elle, mes fers à repasser sont beaucoup moins

chers que les siens. » Et elle pointe méchamment son gros doigt métallique vers l'autre usine. Et effectivement, elle fait recette. Comme toutes les personnes viennent voir notre usine pour y acheter leurs fers à repasser, l'autre usine vend de moins en moins. Notre usine se réjouit. Pendant qu'elle vend ses fers à repasser, elle ferme de temps en temps ses grandes paupières-fenêtres et rêve de tous les machines, morceaux de tôle, clous et bidouilleuses-de-fers-à-repasser qu'elle va s'acheter avec tout ce nouvel argent. Mais qu'est-ce qu'on voit ? L'autre usine est assise toute dépitée sur son tas de fers à repasser, dont elle ne peut plus se débarrasser maintenant et si nous regardons de plus près, on peut voir une grosse larme de suie couler de sa cheminée. De toute façon, elle était déjà endettée et elle n'allait vraiment pas bien. Maintenant que notre usine produit des fers à repasser moins chers, elle ne peut plus vendre les siens. Si elle ne peut plus vendre les siens, alors elle ne peut pas non plus acheter des machines, des morceaux de tôle, des clous et des bidouilleuses-de-fers-à-repasser. Et c'est la raison pour laquelle l'autre usine est très, très triste – et fait faillite. Eh oui, cela peut arriver

aussi vite. Parce que l'autre usine est ruinée, elle vire toutes ses travailleuses, toutes les autres bidouilleuses-de-fers-à-repasser. Celles-ci deviennent tout à coup des personnes-chômeuses.

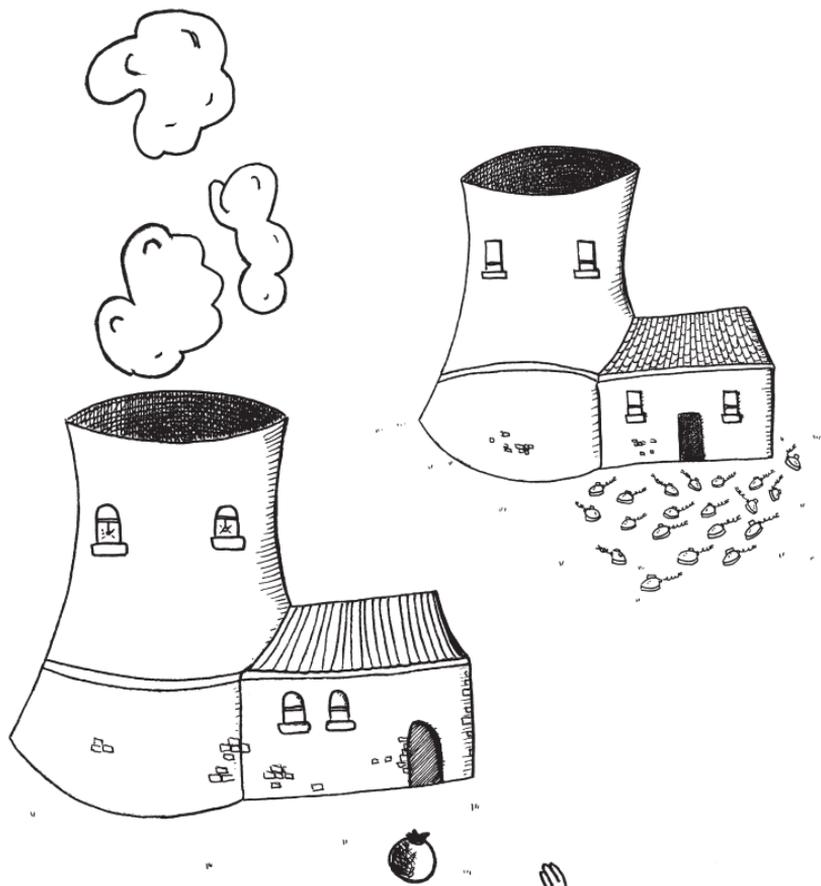
- 34** Et bien qu'ils aient trouvé le travail assez stupide, cela ne les rend pas vraiment heureuses, parce que maintenant elles n'ont plus d'argent et ne peuvent plus aller au cinéma.

Ainsi, alors qu'avant, les travailleuses des deux usines pouvaient aller deux fois au cinéma par semaine, maintenant certaines ne peuvent plus à aller au cinéma qu'une seule fois et les autres même plus du tout. Or, celle qui ne peut pas s'offrir le cinéma ne va pas non plus acheter des fers à repasser. Et ça, c'est un problème.

Pour comprendre pourquoi il y a toujours plus de choses que personne ne peut s'acheter, par exemple des fers à repasser, il nous faut regarder de quel problème il s'agit. Les personnes appellent ce problème la crise.

## **La crise, c'est quoi ?**

Lorsque notre usine retourne au marché, elle a apporté deux fois plus de fers à repasser parce qu'elle s'est dit : « L'autre usine est ruinée. C'est génial ! Parce que maintenant, toutes les personnes qui lui avaient acheté leurs fers à repasser viennent chez moi. Alors, j'ai deux fois plus de clientes. Il me faut donc deux fois plus de fers à repasser. » Mais que voit notre usine lorsqu'elle arrive au marché-des-fers-à-repasser-et-autres-trucs ? Les personnes ne veulent que rarement acheter des fers à repasser. Parce que ce qui est arrivé à notre usine et à l'autre arrive aussi à plein d'autres usines. En fait, il y a beaucoup d'usines, pas seulement celles qui fabriquent des fers à repasser. Il y en a aussi qui fabriquent des pistolets (par exemple). Et comme beaucoup de personnes ne peuvent aller au cinéma qu'une seule fois par semaine, ou plus du tout, elles ne veulent plus acheter de fers à repasser. Elles s'achètent en revanche des télévisions et des lecteurs DVD pour avoir le cinéma à la maison. Ce n'est pas vraiment pareil, mais elles se disent : « Mieux vaut ça que rien. » D'autres ne peuvent pas seulement ne plus aller au cinéma, mais n'ont maintenant même plus



assez à manger. Et elles s'achètent des tomates et des œufs qu'elles peuvent lancer sur l'usine, parce que cela leur semble alors ce qu'il y a de plus urgent à faire avec. Mais de toute façon l'usine n'a que faire des tomates, car elle n'est pas une usine de tomates, mais une usine de fers à repasser. Ses fers à repasser, elle peut s'asseoir dessus maintenant. Et elle en avait même apporté deux fois plus. Et voilà, c'est le double de fers à repasser qu'elle ne peut pas vendre et ça fait le double des dettes. Alors notre usine aussi est ruinée. Et elle vire toutes ses bidouilleuses-de-fers-à-repasser.

37

Il n'y a plus rien du tout maintenant. Plus d'usine, plus de machines, plus de morceaux de tôle, plus de clous, plus de ses bidouilleuses-de-fers-à-repasser. Des fers à repasser, en revanche, il y en a en abondance, mais personne n'en a besoin. Même si rien de grave n'est arrivé – pas de tremblement de terre, pas de guerre, pas de visite du pape – tout le monde se retrouve assis comme ça, à avoir faim et à s'ennuyer. Quelques-unes essayent même de transformer les fers à repasser en compote, mais ça ne marche pas très bien. « Nous voici maintenant, on est dans la panade, disent les personnes, on n'aurait pas dû écouter les usines. »

Et une personne dit: « Tous ces trucs... D'abord, on les produit pour qu'ils nous servent. Et ensuite, ils prennent de la graine, et c'est nous qui devons les servir. Et maintenant, on est assis là sur tous ces fers à repasser. » Et une autre, vraiment enragée, rajoute: « Ces maudites choses. Cette maudite ré, ré... réification! J'y ai pensé de suite! »

**38** Maintenant, les personnes sont assises sur les fers à repasser et réfléchissent au capitalisme. Qu'il est coupable de tout, ceci, elles ont fini par le comprendre. « Eh bien, ça n'a rien donné, se disent-elles, d'abord, le capitalisme nous a toutes rendues malheureuses et puis il s'est planté tout le temps. » « En plus, dit une autre personne à voix haute, ça fait vraiment assez longtemps qu'on a le capitalisme – entre 210 et 510 années – et là, maintenant, ça suffit. Il est temps de faire quelque chose de nouveau. Car il faut qu'il y ait du changement. » « Mais lequel? », demande une autre personne et là-dessus s'ensuit un long silence. Et les personnes se creusent la tête, encore et encore, car elles aussi aimeraient bien avoir une réponse à cette question.

Là, tout à coup, l'idée leur revient. « Le communisme! crient-elles. C'est le communisme,

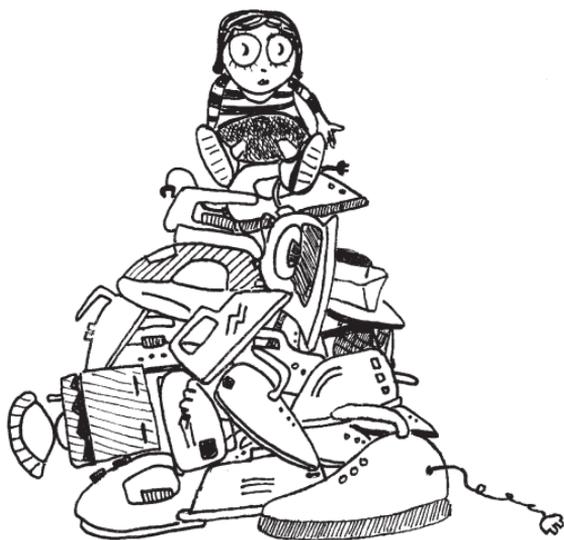
la société qui élimine tous les malheurs dont souffrent les gens dans le capitalisme. On doit faire le communisme!» «Oui, bien sûr!», crient alors les autres personnes en se frappant la main sur le front. Car elles s'exaspèrent de ne pas y avoir pensé plus tôt. «Mais pourquoi est-ce qu'on n'y a pas pensé plus tôt?», se demandent-elles.

Maintenant, les personnes savent déjà deux **39** choses: d'une part, elles savent que le capitalisme ne les rend pas heureuses et d'autre part, elles savent que le communisme les rend heureuses. Elles décident donc de se mettre en route vers le communisme. Mais ce n'est pas si facile que ça. Parce qu'il n'y a jamais eu de vrai communisme dans l'histoire de l'humanité, personne ne sait vraiment à quoi ça ressemble, un communisme pareil. La seule chose que les personnes ont, c'est des idées différentes sur ce à quoi *devrait* ressembler cette société communiste. Si le communisme est la société qui élimine tous les malheurs dont souffrent les gens dans le capitalisme, alors la meilleure idée qu'on peut se faire du communisme, c'est ce qui peut éliminer le plus de malheurs. Pour déterminer laquelle des idées est

la meilleure, les personnes doivent regarder laquelle de ces idées élimine l'intégralité des maux du capitalisme – et pas seulement un tiers, ou la moitié. Cela ne va pourtant pas marcher sans essayer. « Le mieux, c'est qu'on les essaie toutes l'une après l'autre, disent les personnes, comme ça on verra bien. »

Et hop, c'est déjà parti!

40



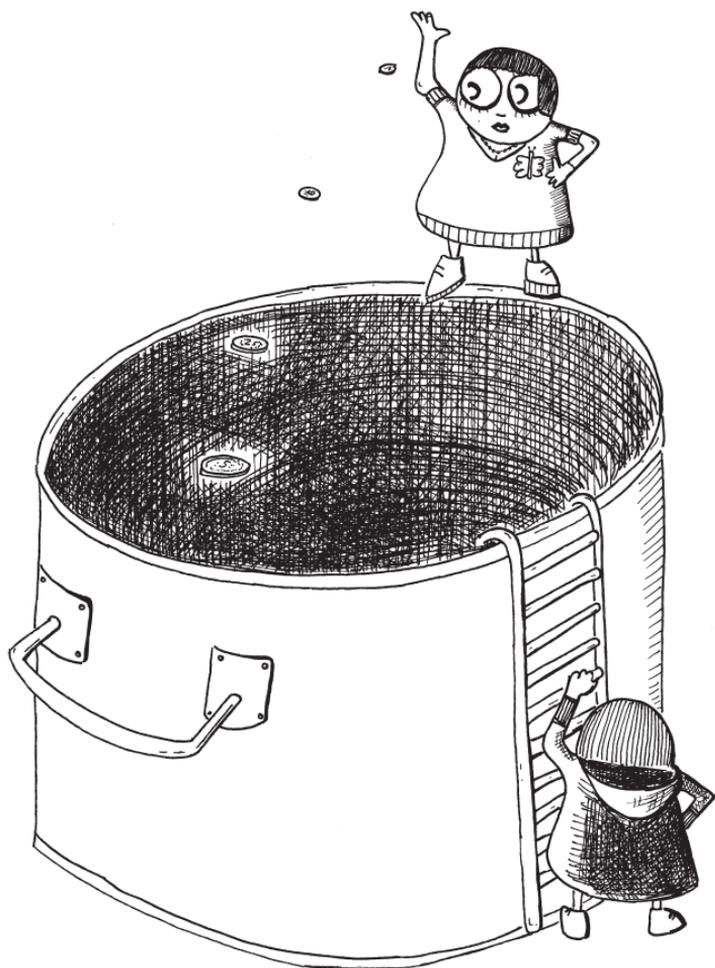
## **Que faire?**

### **Tentative #1**

« Premièrement, disent les personnes, nous devons réfléchir à ce qui n'a pas marché. Sachant ça, nous pouvons faire mieux. Tout n'a pas besoin d'être différent. » Ainsi, les personnes assises sur les fers à repasser pensent qu'en fait, c'est dommage que la société soit si riche, mais que personne n'en profite. Il y a tellement de fers à repasser, mais personne ne peut les acheter, parce que les personnes n'ont même pas assez d'argent pour aller deux fois par semaine au cinéma. « C'est ça! se disent les personnes. Si on avait eu plus d'argent, alors on aurait aussi pu s'acheter des fers à repasser. Et si on avait pu s'acheter les fers à repasser, alors les usines auraient aussi eu assez d'argent pour produire de nouveaux fers à repasser. Et pour ça, les usines auraient eu besoin de nouvelles machines, de nouveaux morceaux de tôle, de nouveaux clous, et de nouvelles bidouilleuses-de-fers-à-repasser. Et comme ça, on n'aurait pas non plus perdu notre travail. » Mais les personnes avaient aussi peu d'argent parce que les usines le leur avaient pris. Comment est-ce qu'elles pourraient donc en

obtenir plus? « Si les usines ont pris l'argent des personnes, alors nous devons le leur rendre! », propose une personne. « C'est une bonne idée! disent les autres. Mais comment est-ce qu'on pourrait faire cela? » « Le mieux, répond une autre personne, c'est d'installer un grand pot. Et chaque personne met un peu de son argent dans ce pot, mais celles qui ont beaucoup d'argent en mettent davantage et celles qui en ont peu en mettent moins. Et ensuite, on redistribue l'argent du pot, mais dans l'autre sens: celles qui ont peu d'argent en reçoivent beaucoup, et celles qui en ont beaucoup en reçoivent moins. » « Ou bien, dit une autre personne, on fait encore plus simple et avec l'argent du pot on achète directement les fers à repasser en trop, c'est plus pratique. »

Et aussitôt dit, aussitôt fait. Toutes les personnes doivent verser de l'argent dans le grand pot. Juste, elles n'appellent pas le pot « pot », mais « État », parce que ça sonne mieux. Maintenant, les personnes peuvent de nouveau aller au cinéma deux fois par semaine. Ceci dit, certaines personnes ne peuvent aussi y aller qu'une fois ou pas du tout. Mais cela n'a pas d'importance, car les tickets de cinéma restants sont simplement



achetés par le pot ou par l'État. Il en va de même pour les fers à repasser. C'est vrai qu'il y a encore des personnes qui n'ont pas de fer à repasser, mais au moins, c'est le pot qui les a maintenant. Et parce que le pot, ou l'État, achète tout ce que les personnes ne peuvent pas s'offrir, les usines ont aussi assez d'argent et peuvent donner beaucoup de travail aux bidouilleuses-de-tickets-de-cinéma et aux bidouilleuses-de-fers-à-repasser. Les personnes sont heureuses maintenant, car elles peuvent de nouveau aller travailler à l'usine chaque jour.

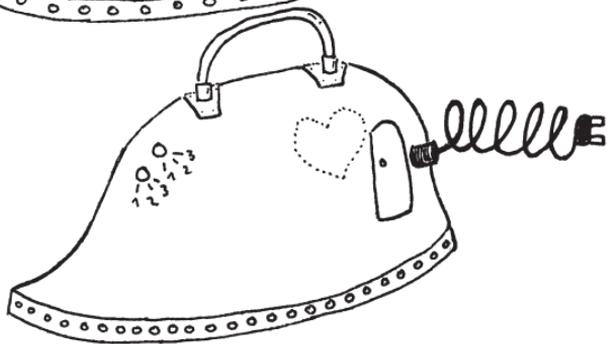
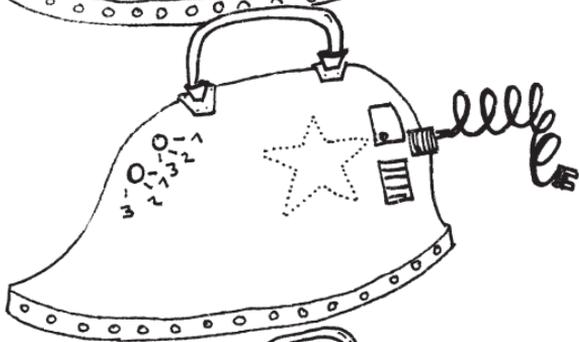
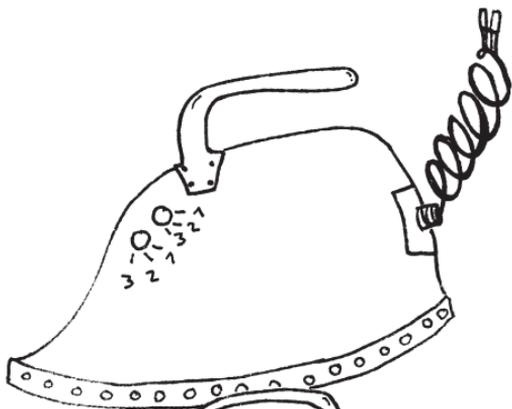
- « Mais eh, minute! dit alors une personne, nous n'aimons pas du tout travailler à l'usine.
- 44** C'est le même travail débile qu'avant! » Et effectivement, les personnes travaillent toujours de la même manière et toujours autant que les usines le veulent. En fait, peu de choses ont changé. « Ce n'est pas comme ça qu'on l'imaginait », disent les personnes. Et alors elles secouent la tête: « Non, non, non, ce n'est pas ça, le communisme. »

## Tentative #2

Maintenant, les personnes sont de nouveau assises là et réfléchissent. Les fers à repasser ne sont plus là à présent, mais les morceaux de tôles, les clous, les machines et les usines sont toujours là. Les personnes se creusent la tête, encore et encore. Soudain une personne dit: « Ce qui est important n'est pas seulement que des fers à repasser soient fabriqués, mais aussi la *manière* dont ils sont fabriqués. Ce qui est essentiel, ce n'est pas que nous travaillions, mais *quel* travail nous faisons. » « Oui, c'est vrai! crie une autre personne. À quoi bon avoir un travail, si ce travail m'embête! Moi, par exemple, je dois tourner en rond seule toute la journée. Et ma voisine doit être assise autour d'une table avec un groupe toute la nuit. Et d'autres encore doivent réfléchir encore et encore ou jouer les cheffes. » « Cela ne peut pas continuer de la sorte! disent les personnes. On ne peut pas laisser l'usine nous dicter comment, quand et combien de temps on doit travailler. À partir d'aujourd'hui, on décide nous-mêmes de ça! »

45

Et aussitôt dit, aussitôt fait. Les personnes retournent dans leurs usines. Sauf que maintenant, elles ne font plus ce que les usines veulent,



mais ce qu'elles veulent elles-mêmes. Et pour montrer que maintenant, les usines appartiennent à celles qui y travaillent, elles accrochent des petits drapeaux rouge et noir aux fenêtres de l'usine. Chaque matin, les personnes s'assoient en cercle et réfléchissent à comment elles veulent travailler. Chacune peut choisir ce qu'elle préfère faire. Et tout le monde a le droit de tout faire. Sauf les personnes-cheffes, qui n'existent plus maintenant. Cela prend un peu de temps pour que toutes les personnes sachent tout faire : plier la tôle, enfoncer des clous et penser – parce que c'est toujours plus simple de faire sans cesse la même chose. Mais peu à peu, les personnes apprennent. Et il ne faut pas longtemps avant que les premiers fers à repasser sortent tout chaud à l'arrière de l'usine. Les fers à repasser sont maintenant faits avec beaucoup d'amour et chacun d'eux est un peu différent de tous les autres. Sur certains, les personnes ont même peint des petits cœurs ou des petites étoiles.

Au bout d'un moment, lorsque suffisamment de fers à repasser sont rassemblés, les bidouilleuses-de-fers-à-repasser décident que le temps est venu d'amener les fers à repasser au marché. Car elles en ont fabriqué beaucoup trop pour tous les utiliser elles-mêmes. Comme il n'y a plus de personnes-vendeuses, les bidouilleuses-de-fers-à-repasser élisent deux d'entre elles qui sont chargées d'aller au marché. Mais elles se promettent que la prochaine fois d'autres auront le droit d'y aller, afin que ce soit chacune son tour.

Le lendemain, les deux bidouilleuses-de-fers-à-repasser élues, qui sont des vendeuses-de-fers-à-repasser pour la journée, prennent les fers à repasser et vont au marché. Lorsqu'elles y arrivent, elles voient que deux vendeuses-de-fers-à-repasser de l'autre usine de fers à repasser sont

**48** là aussi. Et elles vendent encore leurs fers à repasser moins cher. « Ce n'est pas possible ! disent nos vendeuses-de-fers-à-repasser, mais c'est injuste ! » Elles vont voir les autres vendeuses-de-fers-à-repasser de l'autre usine à fers à repasser pour parler avec elles et leur dire qu'elles devraient vendre leurs fers à repasser plus cher.

Mais qu'est-ce qu'elles découvrent forcément ? Les autres vendeuses-de-fers-à-repasser ne veulent rien entendre. « Nous sommes des personnes libres maintenant ! disent-elles. Et c'est pour quoi on décide toutes seules dans notre usine du prix auquel on veut vendre nos fers à repasser. En plus, notre chemin est plus long que le vôtre, et pour cela on doit récupérer les frais du trajet. »

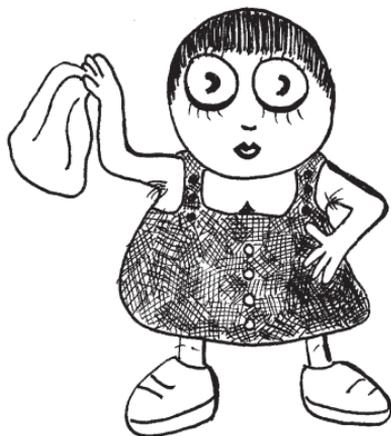
Lorsque nos vendeuses-de-fers-à-repasser retournent chez elles, elles sont toutes tristes. Et elles s'assoient avec les autres bidouilleuses-de-fers-à-repasser et elles leur racontent ce qu'il leur est arrivé. Et ça rend les autres bidouilleuses-de-fers-à-repasser toutes tristes aussi. « Oh, disent-elles, si nous voulons garder notre usine, nous devons aussi produire pour moins cher, ou sinon plus personne ne va acheter chez nous. » Jusqu'à présent, les bidouilleuses-de-fers-à-repasser ont mis tout l'argent qu'elles ont gagné dans un petit pot et ont donné à chacune la même somme. Si elles veulent vendre les fers à repasser moins cher, elles ne peuvent pas dépenser autant. Alors elles décident de se séparer de deux bidouilleuses-de-fers-à-repasser. « Et en plus, disent-elles, c'est peut-être quand même mieux si on élit une

personne-cheffe qui dit quoi faire par la suite. Il n'est pas nécessaire que ce soit toujours la même personne. » Ainsi les bidouilleuses-de-fers-à-repasser élisent une d'entre elles comme cheffe et choisissent en plus deux autres qui doivent quitter l'usine. C'est ce qu'elles font en tirant au sort, parce que quand même, il faut que ça soit juste.

Le lendemain, les deux pauvres anciennes bidouilleuses-de-fers-à-repasser qui sont maintenant des personnes-chômeuses rassemblent leurs affaires et quittent l'usine. Les autres se sont rassemblées pour leur départ et agitent leurs mouchoirs, certaines pleurent même. Et toutes sont très tristes, mais les deux doivent quand même s'en aller. On ne peut rien y faire. Maintenant, elles doivent aller à l'usine de pistolets. Parce qu'apparemment, il y a des postes libres.

Alors, les personnes se réunissent et disent :  
« Ce n'est pas comme cela qu'on se l'était imaginé. Certes, maintenant on est libres dans l'usine et  
**50** on peut décider ensemble de ce que nous voulons faire. Or, au marché, on est à nouveau en concurrence, et on est obligé de vendre nos choses, même si ça fait du tort aux autres. Et même si on peut décider comment on veut travailler, on

n'a pas la main sur ce que l'on veut produire et la quantité dont on a besoin. » Et alors les personnes secouent la tête : « Non, non, non, ce n'est pas ça, le communisme. »



### **Tentative #3**

Maintenant, les personnes sont de nouveau assises ensemble et réfléchissent. Il y a beaucoup plus de personnes maintenant. Car il n'y a pas seulement les personnes de l'usine de fer à repasser qui sont là, mais aussi celles de l'autre usine de fers à repasser et en plus les personnes de l'usine de tickets de cinéma. Même les personnes de l'usine de pistolets sont venues. Il y a tellement de monde que les personnes doivent crier très fort pour se faire entendre. Et elles ne sont pas seulement plus nombreuses, elles sont aussi différentes. Autrement dit: les personnes ont changé. Parce qu'elles n'ont plus de cheffes et qu'elles ont tout fait par elles-mêmes, les personnes sont devenues beaucoup plus futées. Et parce que chaque matin, elles ont décidé collectivement de ce qu'elles voulaient faire, elles ont aussi appris à s'écouter les unes les autres. Et s'il y a un truc qui ne convient pas à une personne, alors il ou elle le dit tout simplement. Plus personne ne peut penser à la place des autres, chacune

**52** peut penser par elle-même. C'est pourquoi il ne faut pas longtemps pour que les personnes aient leurs premières idées sur la façon d'établir

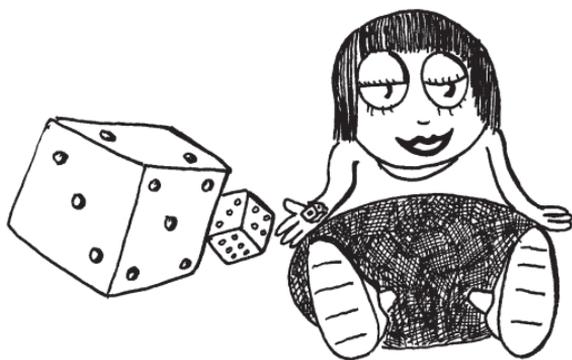
le communisme. « À l'usine, ça s'est déjà plutôt bien passé, disent-elles. Car là-bas, on a beaucoup discuté ensemble et on a tout décidé collectivement. Et on n'a plus fait ce que les usines voulaient, mais les usines ont fait ce que nous, on voulait. » « Mais sur le marché, rajoutent d'autres personnes, tout était différent. Là, les gens disaient seulement des choses comme : "Un fer à repasser, s'il vous plaît", ou "Combien pour un fer à repasser?", ou encore "Est-ce que vous avez des fers à repasser comme-ci ou comme ça?" Et on a toujours répondu : "Je vous en prie", ou "Le fer à repasser coûte tant et tant", ou, "Non, nous n'avons malheureusement pas de fer à repasser comme-ci ou comme ça." Tout tournait autour de ces choses. » Et cela énerve les personnes, parce que quand même, elles ne veulent plus se laisser dominer ni par rien, ni par personne, et surtout pas par les choses. « Et en plus, disent les personnes, on ne savait jamais combien de fers à repasser ou de tickets de cinéma on devait produire, parce qu'on ne savait jamais de combien les gens avaient besoin. » « Exactement ! disent les autres. Et certaines usines ont eu de la chance et ont fabriqué ce que les gens voulaient, et d'autres ont

eu la poisse et personne ne voulait acheter leurs choses. Et c'est pour cela que certaines sont devenues riches et d'autres pauvres.» Évidemment, c'est injuste et cela énerve les personnes, parce qu'elles avaient mis exprès dans chaque usine des petits pots pour que toutes reçoivent la même somme. Mais en entendant le mot « pot », les personnes réalisent qu'elles ont encore ce grand pot, l'État, que plus personne n'a utilisé dernièrement. « On a toujours le gros pot, disent-elles, pourquoi ne pas mettre tout notre argent dans le grand pot. Et toutes recevraient la même somme? » « C'est une bonne idée, crient d'autres personnes, ce serait vraiment juste! » « Mais on doit aussi mieux coordonner nos efforts. Si c'est seulement au marché que nous constatons que les choses que nous avons fabriquées sont aussi demandées, c'est beaucoup trop tard. Le mieux serait quand même que les personnes qui rassemblent et distribuent l'argent du pot regardent aussi ce dont nous avons besoin. Alors, elles peuvent dire aux personnes dans les usines combien exactement elles doivent produire. »

Et aussitôt dit, aussitôt fait. Lorsque les personnes arrivent à l'usine le lendemain à midi, de

grandes listes de souhaits les attendent déjà. Ce sont les chargées-du-pot qui les ont posées là. Et chacune peut écrire sur les listes de souhaits ce qu'elle souhaite, ou ce dont elles ont besoin en ce moment. Les chargées-du-pot rassemblent les listes de souhaits et comptent tout exactement ensemble. Ensuite, à partir de cela, elles disent aux usines ce dont les personnes ont besoin et ce qu'elles doivent produire. Et à la fin du mois, toutes les personnes reçoivent exactement la même somme qui vient du pot. Les personnes préfèrent maintenant l'appeler le pot plutôt que l'État, parce que ce n'est qu'un pot. Chacune peut ainsi s'acheter la même quantité. Maintenant, il n'y a plus de personnes qui peuvent aller huit fois par semaine au cinéma. Et il n'y a plus de personnes qui ne peuvent aller qu'une seule fois par semaine au cinéma. Tout le monde peut aller au cinéma cinq jours par semaine. Cela fait plaisir aux personnes, parce qu'elles aiment bien aller au cinéma. Pendant la journée, elles fabriquent les choses qu'elles mangent le soir. Et les chargées-du-pot ne font rien d'autre qu'administrer les choses. Et elles vécurent ainsi un bon moment.

Seulement, au bout d'un moment, les chargées-du-pot font de plus en plus grise mine quand elles viennent à l'usine chercher les listes de souhaits. Car les chargées-du-pot ne peuvent pas du tout fournir autant que les personnes souhaitent, parce qu'on ne produit pas autant. Alors les chargées-du-pot disent aux personnes des usines qu'elles doivent travailler plus, pour produire plus, et pour que les listes de souhaits puissent être satisfaites. Et comme les listes de souhaits ne raccourcissent pas, mais au contraire s'allongent – car les personnes ont beaucoup de souhaits – les personnes doivent travailler de plus en plus.



Et pas seulement plus, mais aussi plus vite. Et alors là, les personnes des usines gémissent, car elles n'ont même plus le temps de jouer aux dés pendant le travail ou de piquer un petit roupillon. Les chargées-du-pot disent que les personnes des usines doivent encore plus faire des efforts et au bout d'un moment, le travail est aussi fatigant et ennuyeux qu'avant (dans le capitalisme). Bien sûr, les personnes pourraient maintenant s'asseoir ensemble et dire: « Mais on ne veut pas travailler autant! Pourquoi ne pas simplement souhaiter un peu moins et ainsi, on n'aurait pas à fournir autant d'effort. » Or, quand les personnes s'assoient, elles sont à l'usine ou au cinéma, et là elles préfèrent parler d'autres choses. En fait, elles parlent de leurs souhaits uniquement à travers les listes de souhaits. C'est pourquoi elles ne décident pas toutes ensemble de ce dont elles ont besoin ou de la quantité qu'elles veulent produire. Au lieu de ça, chacune décide pour elle-même. Et c'est aussi pour cette raison que personne n'a l'idée de souhaiter moins, parce que chacune pense que les autres continuent à souhaiter énormément, et qu'elle, de toute façon, doit travailler énormément.

Les seules qui ont une vue d'ensemble sur la quantité des souhaits et sur la quantité qui doit être produite, ce sont les chargées-du-pot. Et comme ce sont aussi des humaines et qu'elles ont aussi des souhaits, elles commencent à mettre leurs feuilles de souhaits tout en haut de la pile des listes de souhaits. Au début, rarement et en secret; mais ensuite de plus en plus souvent et à la fin, elles le font tout le temps. Et ainsi, les souhaits des chargées-du-pot sont le plus souvent satisfaits. Parce que les personnes à pot sont les seules à avoir une vue d'ensemble, elles peuvent influencer ce qui est produit et en quelle quantité. Et ainsi, elles deviennent de plus en plus puissantes et riches, pendant que les personnes de l'usine travaillent de plus en plus et que leurs souhaits se réalisent de moins en moins.

Alors les personnes disent: « Ce n'est pas comme cela qu'on se l'était imaginé. On voulait tout décider nous-mêmes et maintenant ce sont seulement les chargées-du-pot qui décident. Et au lieu de parler entre nous, on parle avec les listes de souhaits. » « Exactement! », crient d'autres personnes en colère et se frottent le dos qui, à cause du travail, leur fait très mal: « Maintenant,

on n'est plus sous le règne des choses, mais à nouveau sous celui des personnes. Et ça n'est pas vraiment mieux. » Alors les personnes secouent la tête et disent: « Non, non, non, ce n'est pas ça, le communisme. »

59



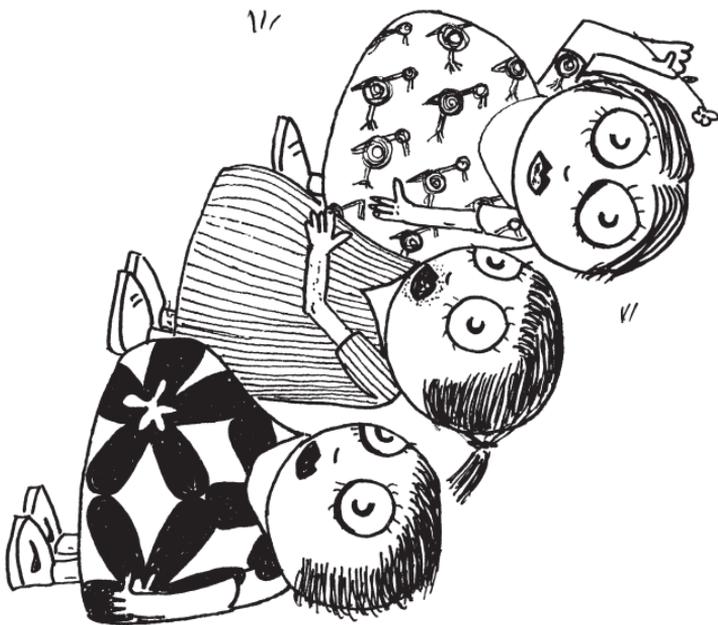
#### **Tentative #4**

Maintenant, les personnes sont de nouveau assises ensemble au cinéma, mais aujourd'hui on ne projette aucun film, comme ça

60 les personnes peuvent mieux réfléchir et parler. C'est aussi important, car faire le communisme ça n'est vraiment pas facile. « Ce n'est vraiment pas facile, se disent les personnes. Si nous abolissons le règne des choses, nous devons faire attention à ne pas réintroduire le règne des personnes sur les personnes. » « Oui, disent d'autres, le communisme est la société qui élimine tous les malheurs dont souffrent les gens dans le capitalisme. Nous devons aussi faire attention à ne pas réintroduire les malheurs des anciennes sociétés. Les chargées-du-pot se sont comportées comme les princesses. » Et alors, les personnes se concentrent très fort pour ne plus tomber sous le règne d'autres personnes, ni les chargées-du-pot, ni les personnes-cheffes, ni les princesses. « C'était déjà pas mal d'avoir produit autant de choses et réalisé autant de souhaits, disent les personnes, mais le travail, ça nous dérange toujours. » « Le mieux, propose une personne, c'est de supprimer le travail! » « C'est une bonne idée,

une excellente idée! crient alors les autres personnes. Pourquoi est-ce qu'on n'y a pas pensé plus tôt? Laissons les machines faire le travail pour nous! »

Et aussitôt dit, aussitôt fait. Les machines travaillent tout simplement à la place des personnes. Ce n'est plus un problème maintenant, parce que les personnes n'ont plus peur de se retrouver au chômage. Elles sont même contentes. Car maintenant, elles ont plus de temps pour profiter. Et les personnes disent: « Toute notre vie, on a été des personnes d'usine. Mais à partir de maintenant, nous sommes des bons vivants. » Tout le monde est très riche maintenant. Et on produit toujours plus de choses. Des choses, que seules les très riches avaient auparavant, et des choses que personne ne pouvait imaginer dans le capitalisme. Toutes les personnes deviennent des experts du bien-vivre, mais en même temps, elles deviennent un peu paresseuses. Cela signifie qu'elles ne se rencontrent plus aussi souvent et qu'elles ne se parlent plus autant entre elles. Elles n'ont plus besoin de ça, puisque tout est fourni par les machines. Les personnes préfèrent s'allonger toute la journée sur le dos et s'ennuient. Quand



///

v

elles ouvrent la bouche, du jus de raisin leur coule directement sur la langue et du ciel tombent des pigeons en tofu rôtis. Mais les personnes ne sont pas vraiment heureuses non plus.

Pendant qu'elles sont allongées là, elles remarquent qu'une fois de plus tout tourne autour de ces choses. Tout ce qui leur importe, c'est d'en avoir assez. Et toutes les nouvelles et chouettes compétences qu'elles avaient développées lorsqu'elles faisaient tout elles-mêmes à l'usine ont à nouveau disparu. « On voulait tout faire nous-même et ne plus être sous le règne de rien ni personne, disent-elles. Et maintenant, nous ne faisons plus rien ensemble. Et tout le monde ne parle qu'aux choses. » Alors les personnes secouent la tête: « Non, non, non », disent-elles... mais elles ne peuvent pas dire plus, car dès qu'elles ouvrent la bouche, il y tombe un pigeon rôti.

## Tentative #5

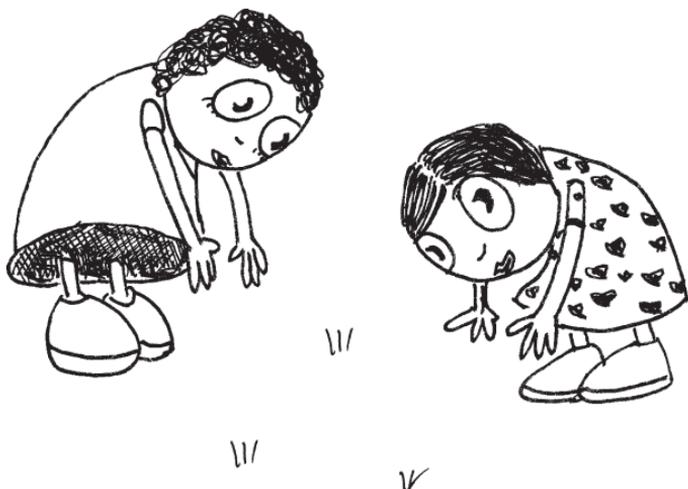
Alors voilà, les personnes sont allongées au milieu de tous les pigeons en tofu, des tâches de jus de raisin et des tickets de cinéma. Tout doucement, elles commencent difficilement à se redresser et essaient de réfléchir un peu. Mais elles n'y arrivent déjà plus très bien et elles sont presque redevenues aussi stupides que dans le capitalisme. C'est pourquoi leurs premières propositions ne sont pas exactement des éclairs de génie. « C'était ça, disent certaines, tout le monde a reçu la même chose. C'est pourquoi plus personne n'avait la motivation de travailler plus. Et c'est pour cela que nous sommes devenues aussi paresseuses. Le mieux serait que chacune reçoive exactement la même quantité de choses que ce qu'elle fabrique elle-même. »

Et aussitôt dit, aussitôt fait. Ah, mais minute ! Lentement, les personnes reviennent à la raison et se rappellent qu'elles avaient tout de même appris à toujours dire si quelque chose ne leur convenait pas. « Ce n'est pas du tout une bonne proposition ! crie une personne. Il y a des personnes qui ne peuvent pas travailler autant et aussi vite que les autres. Et certaines n'ont pas

besoin d'autant de choses parce qu'elles n'ont pas d'aussi gros besoins. Si celles qui veulent et peuvent travailler particulièrement vite et beaucoup plus reçoivent davantage, alors ce n'est pas juste.» « Exactement ! disent d'autres personnes. Et en plus, tout tourne encore une fois autour de ces choses débiles : combien de choses produit une personne et combien de choses reçoit une personne. Une fois de plus, peu importe la manière dont nous voulons vivre. » Tout à coup, les personnes piquent une telle colère contre ces choses débiles qu'elles prennent un marteau et les cassent toutes. Comme il y a tellement de choses, ça prend pas mal de temps. C'est pourquoi les personnes sont toutes épuisées lorsqu'elles ont fini et là elles doivent s'asseoir. Maintenant, les personnes ne sont plus assises sur les fers à repasser, les pigeons et les tickets de cinéma. Par contre, elles sont assises sur des fers à repasser cassés, sur des pigeons cassés et des tickets de cinéma cassés. Et ceci n'est pas vraiment mieux non plus. Il semble que les personnes soient devenues beaucoup plus polies puisqu'elles n'arrêtent pas de se faire des courbettes. Ce n'est pourtant qu'une apparence, parce que si l'on regarde de plus près,



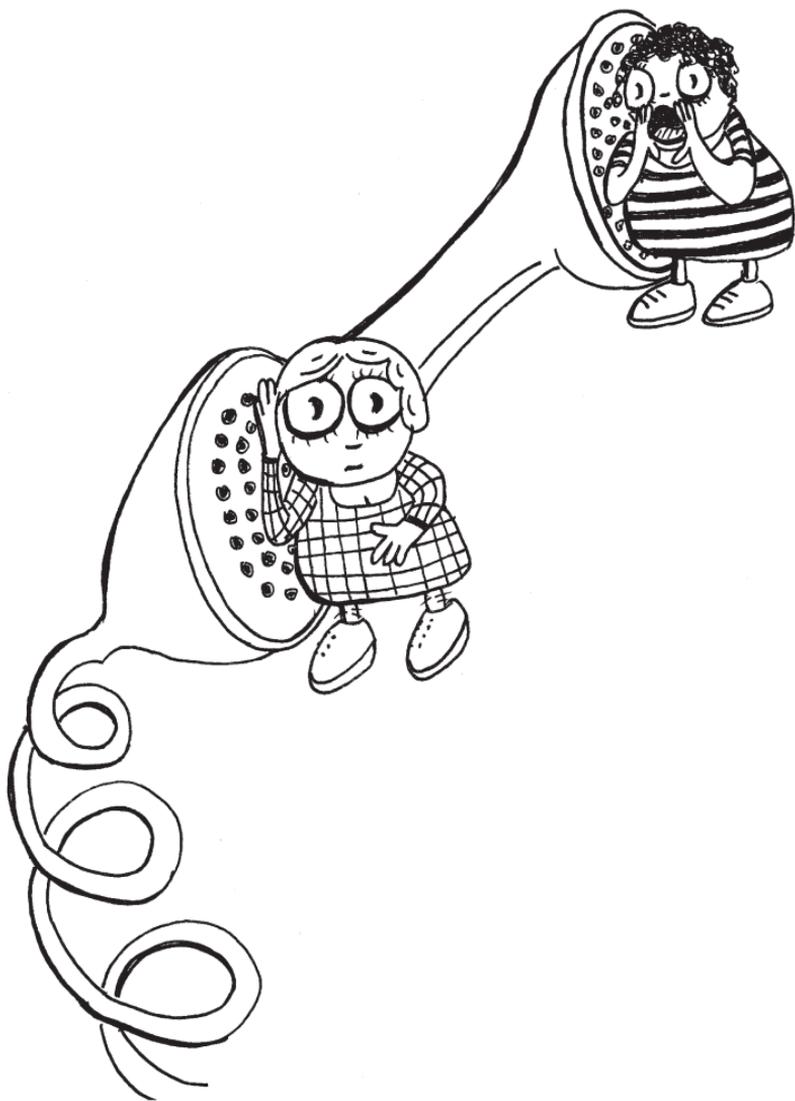
on s'aperçoit que les personnes se baissent pour ramasser des baies. Car sans toutes les choses, les personnes sont devenues très pauvres. Et la seule chose qu'elles peuvent faire pour apaiser leur faim, c'est de ramasser des baies sauvages. Alors les personnes ont mal au dos. « Non, non, non, disent-elles en secouant la tête, ce n'est pas ça, le communisme. »



## Tentative #6

Les personnes commencent à s'agacer et disent : « Franchement, on en a ras le bol de ces bêtises. » Et alors, elles s'assoient une fois de plus pendant un bon moment pour réfléchir en toute tranquillité. Pour cela, elles installent d'abord le téléphone et Internet pour que cette fois-ci toutes les personnes du monde entier puissent prendre les décisions ensemble. Et après quelques jours de conversations intensives, elles disent : « Alors, le communisme est la société qui élimine tous les malheurs du capitalisme. On doit donc éliminer

**68** l'intégralité des malheurs que cause le capitalisme. Et pas seulement un tiers ou la moitié de ces malheurs. Ça ne peut pas être si difficile que ça. » « Très juste ! braillent les autres personnes dans le combiné. Et en fait, on était déjà très proche, il faut juste faire attention de ne pas tomber à nouveau sous la domination d'autres personnes. Et surtout pas des choses. Ni de l'usine, ni des fers à repasser, ni du marché et ni des tickets de cinéma. » « Mais comment y arriver ? », demandent encore d'autres personnes, car il y a beaucoup de personnes sur terre et c'est pourquoi il y a beaucoup de discussions. « Lorsque nous avons cassé les choses,



c'était même pire encore. » Et là-dessus règne à nouveau un moment de silence, car les personnes doivent réfléchir très intensément. Et tout à coup, il leur vient à l'esprit: « C'est comme avec le spiritisme, mais oui, bien sûr! Sans le verre, il n'y aurait pas de spiritisme, et d'autant moins sans nous. Car le verre ne bouge pas grâce à une main invisible, mais grâce à notre coopération. » « Mais bien sûr, crient d'autres personnes soulagées, c'est ça! Toutes ces choses, les usines, les fers à repasser, les tickets de cinéma, c'est nous qui les avons fabriqués. Elles font partie de nous comme nous faisons partie d'elles. Donc nous pouvons les changer quand on veut. Et aussi souvent que l'on veut. » « Voilà! s'exclament alors les personnes. Et comme c'est ainsi, à partir d'aujourd'hui, il n'y aura plus de bidouilleuses-de-fers-à-repasser et de bidouilleuses-de-tickets-de-cinéma. Et de toute manière, plus de bidouilleuses-de-pistolets non plus. Et à la place des personnes d'usines, il y aura des usines à personnes et à la place des personnes-machines, il y aura des cyborgs. Et plus personne ne sera contraint de ne travailler que dans une seule usine, car tout le monde sait tout faire et peut habiter partout. »

Et aussitôt dit, aussitôt fait. Maintenant, les personnes doivent beaucoup essayer, jouer et apprendre, car elles veulent comprendre tout ce qu'il y a sur terre, et si cela cause de la souffrance, le changer. Ce n'est pas rien, ce qu'elles ont décidé de faire. Mais en même temps, ce n'est pas non plus tant que ça. Surtout, les personnes se rencontrent tout le temps maintenant, car elles doivent discuter de tout elles-mêmes et ne veulent plus laisser les décisions à quelques chargées-du-pot qui de toute façon n'existent plus. Au lieu de cela, elles transforment tout elles-mêmes. Autant de fois qu'elles veulent. « Et nous décidons collectivement de ce dont nous avons besoin et ensuite nous regardons ensemble qui veut faire quoi », disent quelques personnes. « Non, le contraire ! crient d'autres personnes. D'abord, on verra combien de temps et à quelle vitesse on veut travailler. Si on veut travailler, bien entendu. Et ensuite, on verra quels besoins peuvent être satisfaits ainsi. » Eh oui, les personnes ne sont pas toujours d'accord. Au contraire, elles sont toutes un peu différentes et beaucoup plus différentes qu'avant. Mais elles savent bien gérer ça. Et ça les réjouit qu'il y ait autant de différences, car sinon

elles s'ennuieraient rapidement. Et alors les personnes ne secouent plus la tête et au lieu de « Non, non, non » elles disent :

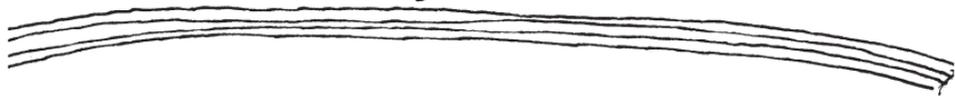
- Salut!
- ?
- Hé salut, toi, là!
- Quoi, qui? Moi?!

Et effectivement, il y a quelques personnes en bas de la page et d'autres encore qui me fixent depuis l'écran de l'ordinateur. Et elles agitent leurs bras, crient et certaines ont l'air très en colère.

— Oui, toi, là! C'est à toi qu'on parle! Arrête d'écrire et de nous prescrire notre histoire! On décide toutes seules comment ça doit continuer.

**72** Parce que c'est notre histoire - et maintenant, on la fait nous-mêmes!







**Pour la construction  
d'un désir communiste  
2004-2017**

La fin de l'histoire est finie. Quand Francis Fukuyama a énoncé cette « fin de l'histoire » en 1992, il pensait que le capitalisme libéral n'avait plus aucune alternative – et ce, pour l'éternité. Pourtant, bien avant la fin de l'éternité, ce récit a été remis en cause comme une idéologie bourgeoise : par les Zapatistes du Chiapas en 1994, par le mouvement altermondialiste en 1999 à Seattle et en 2001 à Gênes. En même temps, il est incontestable que ce récit décrit aussi une réalité, ce que sa propre critique vient confirmer. Jamais dans l'histoire, le slogan « Un autre monde est possible » n'a pu attirer autant de gens dans la rue. Si à d'autres époques, la question incontournable était de déterminer le monde qu'on souhaitait parmi tous ceux qui étaient possibles, et quand celui-ci adviendrait enfin, la question est maintenant de savoir s'il existe même une alternative. La fin de l'histoire représentait ainsi une réalité

de l'histoire mondiale, survenue à la suite de l'effondrement de l'Union Soviétique et de nouveau confirmée dix ans plus tard, le 11 septembre 2001. Elle a changé les motivations autour desquelles des visions politiques concurrentes cherchaient à se légitimer : l'espoir en un avenir meilleur a laissé place à l'angoisse d'une dégradation du présent. Et ce présent, qui n'a fait qu'inlassablement empirer l'existence du plus grand nombre, se prolonge presque éternellement.

Comment se permettre d'écrire sur la fin de la préhistoire, sur le communisme, quand la fin de l'histoire est le présent ? Comment peut-on même parler de communisme dans cette ère postcommuniste sans se laisser aller à un pathos impuissant et à son inadéquation ? Voilà les questions qui animaient ce livre quand il est paru pour la première fois en Allemagne en 2004. L'histoire ne semblait plus du côté des communistes –

**76** et ce depuis déjà un certain temps. Le son du clairon objectiviste, proclamant la victoire certaine, appartient au passé : les lois de l'histoire comme celles de la nature ne peuvent plus être envisagées en tant qu'alliées naturelles. De telles

considérations sont aujourd'hui aussi anachroniques, aussi pathétiques, que le discours moraliste des manifestes d'agitation et les paroles des chants révolutionnaires. Le cours objectif de l'histoire, l'expérience de la défaite, a fait en sorte que nul ne se laisse emporter par de grands gestes – et ce, à juste titre. C'était la vérité sous-jacente à la fin des grands récits. Des gesticulations impulsives et une voix montant dans les aigus peuvent facilement faire trébucher par-dessus la balustrade du balcon, basculer dans l'arrière-cour privée de spectateurs. Là où il n'y a pas de public, plus besoin de brailler – un discours de balcon ne se tient pas devant un miroir.

Après 1990, la matrice décisive dans laquelle devait s'inscrire un texte communiste n'était plus celle de l'idéologie anticommuniste. Il n'était plus nécessaire et même plus possible de participer, avec des armes intellectuelles, à une lutte des classes devenue lutte de systèmes. La question de savoir si le communisme était la meilleure société, la société la plus juste, la plus rationnelle et celle qui fonctionne le mieux n'était plus à l'ordre du jour, puisque le communisme lui-même n'y

était plus inscrit. Avant de répondre à de telles questions et avant même de présenter le communisme comme réalisable, encore fallait-il le présenter comme concevable, afin qu'il pût d'être désirable.

Si le « communisme [était] le mouvement réel qui abolit l'état actuel des choses<sup>1</sup> », alors que pourrait-il bien être en l'absence d'un tel mouvement ? Et que devrait faire le mouvement de la critique communiste s'il ne trouve pas un mouvement communiste qui lui corresponde ? Ne devrait-il pas tout d'abord renoncer à l'ascèse de la pure critique et apporter un corps prothétique, artificiel, à une théorie devenue désincarnée ? Un corps fait de câbles et de silicone ? Avant même toute considération sur les stratagèmes didactiques et pédagogiques, ce fut la constellation historique qui nous a contraints au langage de la simplicité, à la banalité du quotidien, du tangible. Si la critique communiste ne voulait pas se limiter – et à juste titre – à la négation acariâtre, au pur occultisme

1 F. Engels, K. Marx, *L'Idéologie allemande* (1845) in *Œuvres*, t. III : *Philosophie*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982, p. 1067.

de l'exégèse marxologique – sans rêve, sans désir, sans sex-appeal – il lui fallait agrandir sa boîte à outils et ajouter un kit organique de désir à ses scalpels analytiques et ses pétards à polémiques. Elle devait se faire bâtisseuse de désir, du désir communiste.

Mais justement une telle position ne tombe-t-elle pas nécessairement dans le piège utopiste ? Pareil désir d'une vie meilleure n'est-il pas toujours déjà contaminé par le présent, par les conditions à partir desquelles il s'est constitué ? Même si les envies, les rêves et les besoins (tout comme les idées, les idéologies, les théorèmes) peuvent s'enraciner dans les contradictions sociales et amener un surplus progressiste, ils ne peuvent jamais totalement s'en émanciper, se détacher pleinement des conditions matérielles dont ils émanent. Ils ne peuvent être les pensées, les idées, les images d'une autre réalité, d'une autre organisation sociale. Ainsi, la question : « qu'est-ce que le communisme et à quoi ressemblera-t-il ? », est à juste titre toujours soupçonnée de prolonger l'existant (capital, politique, sujet...) au-delà des limites de son existence. La fantaisie utopiste

comporte toujours le danger d'élaborer un plan devant être accompli, un idéal normatif à réaliser. L'image du futur peut se changer en modèle pour le futur, la description en prescription.

Il faut en tenir compte. Les rapports de force en présence nous poussent à construire un désir capable d'inscrire les images d'un monde meilleur dans chaque interstice de la vie quotidienne, du contrôle des tickets dans le métro jusqu'à la gestion mondiale de la misère : chaque moment de la souffrance sociale appelle une vie différente. Mais en même temps, en utilisant la puissance des connaissances historiques dans toute leur ampleur et de la critique théorique dans toute sa profondeur, il nous faut sans cesse anticiper les impasses auxquelles peut aboutir ce désir et comment les contourner. Et ce, même s'il faut à ce désir une prothèse prophétique pour transformer le désir de communisme en désir communiste. Là encore, ce désir ne peut être communiste que s'il prouve, encore et toujours, dans chaque situation de domination, face à chaque corruption et limitation des besoins, que l'on peut désirer davantage<sup>2</sup>.

2 « Ein Wort zur Radikalität » in *Sinistra! Radikale Linke*, novembre 2003, disponible en ligne.

## **Conflits futurs – futur conflictuel**

Qu'est-ce que le communisme ? Une société dans laquelle toutes reçoivent le même salaire, dans laquelle la promesse bourgeoise d'égalité est matériellement réalisée ? Une société qui, comme disent ses critiques, rend tout le monde égal, également pauvre et également morose, qui récompense les « paresseux » et inhibe les « bosseurs » en supprimant toute prime à la performance (tentative #1) ? Ou est-ce une société dans laquelle les moyens de production sont distribués équitablement, et deviennent la propriété de celles et ceux qui les utilisent ? Une société dans laquelle toutes et tous produisent de manière autonome et échangent équitablement, car l'argent a été aboli (tentative #2) ? Ou bien le communisme est-il une société dans laquelle les différences de classes ont été nivelées car la possession des moyens de productions a été abolie ? Une société dans laquelle chacune reçoit une part de richesse sociale équivalant exactement à ce qu'elle a contribué à produire, reçoit la « journée de travail » complète pour ainsi dire – sans sacrifice, sans exploitation ? Une société, dans laquelle celles et ceux qui travaillent ont tout, une société

82 des travailleuses (tentative #3)? Le communisme est-il une société qui a fait ses adieux à tous les biens de consommation superflus et aliénés qui dominent la vie des êtres humains dans le capitalisme, des biens qui attisent leur cupidité et les éloignent de l'essentiel? Une société, donc, qui place les vrais besoins des humains au-dessus de la nécessité impérieuse à accroître les forces productives (tentative #5)? Ou bien le communisme est-il une société dans laquelle il n'y a plus de lutte pour la redistribution et la politique se résume à «l'administration des choses», car la pauvreté a été abolie et la richesse jaillit de toutes parts? Une société qui amène le travail à cette fin historique de la journée de travail et qui réalise le luxe pour toutes et tous, dans laquelle le champagne coule à flots et où des mets post-moléculaires<sup>3</sup> volent jusqu'à nos bouches oisives (tentative #4)? Le communisme est-il une société dans laquelle il n'y a plus de conflits, une société de l'harmonie

3 Dans la *Frankfurter Allgemeine*, J. Dollase a écrit: «Déconstruisez-vous! Les innovations que Ferran Adrià a apportées à la haute cuisine sont visibles partout aujourd'hui: mais la véritable révolution du goût est encore à venir.» (3 janvier 2009, p. 32.)

et du statu quo? Ou le communisme est-il la société par laquelle s'achève la préhistoire et dans laquelle les êtres humains commencent à faire leur propre histoire de manière consciente? Une société qui marque en fait le début de la politique, dans laquelle on peut pour la première fois choisir son destin, libéré de ces structures devenues autonomes, de la domination du travail mort et des contraintes matérielles (tentative #6)? Est-elle donc une société radicalement démocratique? Le communisme est-il la société qui abolit la monade de l'individu, mettant fin à son isolement? S'agit-il d'une société qui subsume le particulier sous l'universel? Ou bien de celle qui libère le non-identique en rompant avec la contrainte de l'identité, car elle suspend la domination de la moyenne aveugle? Par le communisme, le sujet collectif de l'humanité revient-il enfin à lui-même, en ce qu'il s'approprie le monde, qui lui appartient de toute façon déjà, car c'est lui qui l'a créé? Ou le communisme est-il une communauté qui ne peut être produite ou représentée par un travail commun<sup>4</sup>, qui n'a aucune trace d'essence

4 Cf. J.-L. Nancy, *La Communauté désœuvrée* (1986), Paris, C. Bourgois, 1990.

84 humaine à réaliser ou à représenter? Une communauté ou société communiste ayant appris à accueillir plutôt qu'à contrôler l'indisponibilité du social? Un communisme qui serait moins celui de l'appropriation que de la « désappropriation<sup>5</sup> », sans centre ni unité – *community without unity* – dans lequel les choses, les humains et les animaux et les autres seront unis d'une manière nouvelle<sup>6</sup>.

En attendant, le concept de communisme s'est démultiplié. D'un communisme ont surgi des communismes. Loin de suggérer un pluralisme communiste réel, ces communismes au pluriel montrent plutôt que le concept de communisme est contesté et compose le terreau de conflits politiques. Toutes ces conceptions contradictoires du communisme ont été (ou sont encore) défendues par des communistes libertaires ou autoritaires, par les socialistes ou les anarchistes. Le communisme est toujours déjà davantage qu'une simple négation du capitalisme, il est dès le premier

5 J. Derrida, *Politique et amitié. Entretien avec Michael Sprinker autour de Marx et d'Althusser*, Paris, Galilée, 2011.

6 Cf. D. Haraway, *Simians, Cyborgs, and Women. The Reinvention of Nature* (1991), New York, Routledge, 2015.

instant imbriqué avec la critique d'autres communismes et utopies socialistes, dans la querelle sur l'avenir.

85

Néanmoins, et peut-être précisément pour cette raison, le terme de communisme peut être compris comme une tentative de venir à bout de la souffrance amenée par la société capitaliste et pas uniquement une partie de celle-ci. Les discours des différentes utopies anticapitalistes peuvent alors se relire en fonction de la correspondance plus ou moins importante entre ces contres-images et le modèle de la domination capitaliste. L'utopie s'avère alors un prolongement de certains éléments indésirables de l'existant, dès lors que la critique du capitalisme sur laquelle elle s'appuie peut se comprendre comme critique du capitalisme du point de vue du capitalisme lui-même, comme une critique qui idéalise un moment déterminé du capitalisme en l'opposant à d'autres moments et désarticule ainsi son aspect de producteur de souffrance. Les utopies anticapitalistes peuvent ainsi se catégoriser en regard des idéaux qu'elles esquissent et d'après la sphère de l'économie capitaliste qui leur sert de cadre analytique.

**Critique des critiques,  
négation des négations**  
— **Circulation**

86 La critique du capitalisme dont l'idéal est la production marchande simple fonctionne d'après la forme classique de la critique immanente. Elle compare les idéaux de la Révolution Française, liberté et égalité, à leur réalisation inaboutie. De ce fait, elle produit une critique de l'économie bourgeoise sur la base de l'économie bourgeoise. Comme l'a montré Nadja Rakowitz<sup>7</sup>, la conception sous-jacente à cette critique est celle de la liberté bourgeoise et libérale, c'est la liberté négative de l'individu – liberté de la contrainte collective et de la coopération. Là où la liberté est définie positivement, elle est posée comme liberté de consommer (et de produire). Chacune est libre de choisir ce qu'elle veut acheter ou produire, en tant qu'individu, libre de l'influence de conventions sociales ou de plans sociaux. De la même façon, l'égalité se comprend comme simple équivalence, ou en termes économiques, suivant les modèles d'équilibre. C'est une

7 Cf. N. Rakowitz, *Einfache Warenproduktion. Ideal und Ideologie*, Fribourg, ça ira, 2000.

égalité de propriétaires de marchandises indifférents les uns à l'égard des autres, dont les offres et les demandes s'équilibrent idéalement. Pour la critique du capitalisme menée du point de vue de la sphère de la circulation, le problème central apparaît au moment où la réalité de la société bourgeoise s'écarte des idéaux qu'elle a énoncés elle-même. Cette critique s'en tient au concept d'échange, de valeur, et à la production pour la vente (production privée de ce qui n'est pas consommé – et consommation privée de ce qui n'est pas produit), et ainsi elle ne peut penser la vente et l'achat de la marchandise qu'est la force de travail, que comme un échange d'équivalents, un rapport entre égaux. En fin de compte, pour la critique de la circulation l'origine de la plus-value ne peut être qu'escroquerie, transgression de la loi de l'échange des équivalents. Le plus souvent, c'est l'argent ou plutôt le marché financier que l'on tient pour coupable de cette escroquerie, et l'on pense que c'est sa dynamique propre qui produirait le fossé grandissant entre richesse et pauvreté.

87

Sur le plan économique, une telle position est intenable. En s'en tenant au marché, le

circulationnisme est toujours confronté à la possibilité d'une crise (et ce même en faisant abstraction de l'argent) puisque la valeur d'un produit ne se réalise qu'après coup, c'est-à-dire au moment de la vente. Quand la production est déterminée par le marché, c'est sur le marché seulement qu'on

**88** constate les demandes pour certaines marchandises, et si une demande existe tout court. C'est ainsi qu'existe non seulement la possibilité de la faillite, de la banqueroute de producteur privé individuel dont les calculs économiques auraient échoué, mais aussi la possibilité de la stagnation, de la surproduction, de la suraccumulation, bref: du répertoire complet des crises capitalistes. Outre les questions de production de survaleur et la reproduction des classes, qui ne sont même pas abordées ici, on retrouve l'existence ininterrompue et indissociable de la production privée et de la concurrence. De ce fait, il n'y a pas seulement incitation à produire à moindre coût, mais obligation de le faire, d'éliminer la concurrence, baisser les salaires et amorcer des spirales d'accumulation. Pour résumer, en éliminant ou contrôlant l'argent, le circulationnisme ne fait que restaurer tout ce qu'il voulait abolir.

Envisagé positivement, on peut comprendre que l'attachement de la critique circulationniste pour le marché s'alimente d'une forte méfiance à l'égard de la contrainte à la collectivisation, de la mainmise organisée du collectif sur l'individu. La sphère de la circulation, dans laquelle les êtres humains se rencontrent en tant qu'individus libres et égaux, est donc considérée comme la garante de la liberté individuelle. Tel est le caractère fétiche des rapports marchands, qui désarticule le caractère social de la production et de la reproduction, et permet de les percevoir comme de simples nécessités techno-économiques. Ce que la perspective fétichiste ne parvient à saisir, c'est que le marché ne fait que suspendre un pouvoir personnel et concret pour lui substituer un pouvoir abstrait. En fin de compte, la dépendance des individus les uns à l'égard des autres n'est pas diminuée par la production de marchandises, mais s'accroît violemment à l'échelle mondiale. Cette dépendance, étant réifiée, demeure toutefois inaccessible, immuable, hors de la mainmise des êtres humains. Pourtant, un changement profond, une reconstruction démocratique de l'organisation sociale générale est cependant suspecte de

totalitarisme pour les théoriciens libéraux de la société civile, ce qui s'explique historiquement. Or, en ne considérant pas leurs idées d'égalité et de liberté comme bourgeoises et capitalistes, ils sont également incapables de saisir l'imbrication entre la sphère de circulation et les autres sphères de l'économie capitaliste. Ainsi, ils doivent reproduire toutes les relations de domination nécessaires au maintien de la sphère de la circulation.

### — **Production**

La critique du capitalisme du point de vue de la production est certainement la critique dominante parmi toutes les stratégies de critique de celui-ci. Contrairement aux partisans des théories circulationnistes, principalement implantées dans les milieux de la gauche libérale et donc souvent anticomunistes, le fait de fétichiser la production est un phénomène qui relève traditionnellement du socialisme d'État. Dans sa version classique, la critique du capitalisme du point de vue de la sphère de la production fonctionne en opposant le travail et le capital de manière dualiste et sans médiations. Par l'abstraction de sa forme capitaliste déterminée, « le » travail

est posé comme une activité anthropologique et anhistorique, à laquelle on assigne le caractère de nécessité, d'inéluctabilité, et aussi, de manière optimiste, la capacité à donner du sens et à faire progresser l'histoire. En revanche, le capital est considéré comme improductif, pur non-travail qui ne fait rien d'autre que s'approprier illégitimement le surtravail impayé des travailleurs. De ce fait, la catégorie centrale de la critique est bien celle de l'exploitation, appréhendée de façon distributionniste. Le dépassement du capitalisme est conçu comme expropriation étatico-juridique de la classe capitaliste, où les éléments improductifs de la société sont exclus et où tous les êtres humains sont transformés en travailleurs.

91

Une telle perspective interdit de comprendre le travail comme étant lui-même formellement déterminé par le capitalisme, et proscriit toute pensée de l'appropriation autrement que suivant des catégories morales et juridiques. Le rapport entre les forces productives et les rapports de production, rapporté à la relation capital/travail, est conçu comme simple rapport de propriété. Ainsi, ni la nature spécifique du travail dans le capitalisme, ni la fixation de la société sur la maxime

de la production et de la surproduction, et donc la croissance, ne sont remises en cause. Moishe Postone<sup>8</sup> a montré combien ce type de positionnement traditionnel, celui d'un communisme de parti, continue et prolonge les catégories centrales du capitalisme. Le travail en tant que concept abstrait ne désigne aucunement une praxis anhistorique, mais au contraire apparaît pour la première fois, en tant que réalité sociale généralisée, lors de la formation du mode de production capitaliste. Ce n'est qu'avec l'émergence de l'usine, l'imposition des postes de travail et du temps de travail que les sphères de la vie et du travail ont été dissociées. La construction d'un temps abstrait – indépendant des saisons, du climat, des coutumes et des besoins liés aux produits du travail – est le préalable indispensable à une telle dissociation. L'histoire de cette imposition est inextricablement liée à l'histoire de la discipline. L'abstraction du travail ne dépend cependant pas seulement de sa démarcation du temps libre, mais nécessite aussi la séparation entre production et reproduction.

8 Cf. M. Postone, *Temps, travail et domination sociale. Une réinterprétation de la théorie critique de Marx* (1993), Paris, Mille et une nuits, 2009.

La construction capitaliste du travail s'accompagne de la formation de deux sphères séparées : la sphère de la production et celle de la reproduction. Cette séparation rend nécessaire deux différents complexes sociaux d'activité, de savoir, d'affect qui exigent deux subjectivités différentes, genrées et dichotomisées.

La déshistoricisation du travail signifie alors qu'une forme historiquement spécifique du travail, sa forme capitaliste, est ontologisée. En fait, ce n'est que dans le capitalisme qu'il devient possible de parler du « travail » en tant que tel. Ce travail abstrait est non seulement abstrait car séparé d'autres sphères, d'autres moments, de la totalité capitaliste (par exemple la reproduction), mais aussi assujetti au temps abstrait, quantifiable et précisément mesurable. C'est avec le temps abstrait que la logique de la valeur et de l'équivalence devient effective et, avec elle, les concepts bourgeois d'égalité et de justice. En outre, le travail apparaît historiquement comme abstrait en ce qu'il est vidé de ses composantes non-exploitable, abstrait de tout ce qui ne sert pas la production de survaleur. Le marxisme traditionnel qui pose « le travail » comme antithèse positive au capital,

retourne un moment de la société capitaliste contre elle-même, alors même que ce moment a été constitué par le capital et obéit pleinement à ses lois.

### — **Consommation**

94 Contrairement à l'anticapitalisme centré sur la sphère de la production, la critique du capitalisme du point de vue de la consommation est une stratégie critique relativement nouvelle. La question de la consommation revêt une importance très tôt dans la culture de la bohème parisienne du XIX<sup>e</sup> siècle, puis chez les critiques de la culture des années 1920, et ne se transforme en phénomène de masse, englobant également le prolétariat, qu'au moment où se développe le fordisme. Ce n'est qu'avec la crise du fordisme dans les années 1960-1970 que la forme-marchandise devient porteuse d'une promesse révolutionnaire de bonheur, au-delà de l'idéal petit-bourgeois (voiture, maison, télé) d'une classe ouvrière intégrée. Quand la phase de rattrapage de l'accumulation du capitalisme d'après-guerre entra en crise et que son caractère social fut remis en question – cette mentalité prusso-protestante de

l'austérité – la révolution culturelle a ouvert de nouveaux horizons au capital et à ses critiques. La levée des tabous concernant la sexualité et l'hédonisme produisit de nouveaux marchés, des stratégies de marketing innovantes et amorça de nouvelles spirales d'accumulation. La focalisation sur les lieux de la reproduction ouvrit des terrains de luttes politiques inédits (logement, sphère domestique, fête), tout en exprimant les conséquences historiques des défaites subies à l'usine. Comme l'a montré Katja Diefenbach<sup>9</sup>, cette critique du capitalisme basée sur la consommation se situe justement à l'intersection de la révolte et de l'intégration. **95**

Une telle critique du capitalisme soutient que la critique ne devrait pas se laisser distancier par ses acquis. C'est pour cela qu'elle s'élève contre tous les idéaux puritains, ascétiques et écologiques. Le slogan social-démocrate du « droit au travail » est transformé en « droit à la paresse » selon la formule du genre de Marx, Paul Lafargue.

9 Cf. K. Diefenbach, « Alles läuft gut. Warum eine Politik des Wunsches nichts damit zu tun hat, sich etwas zu wünschen » in *diskus - Frankfurter StudentInnen Zeitschrift*, n° 2, 2003, disponible en ligne.

Par conséquent, ce point de vue fait la part belle à la mécanisation et à l'automatisation croissante de la production, car celles-ci accroissent les possibilités de consommation, tant en étendant la production qu'en diminuant le temps de travail. La tournure dominante que prend cette critique consiste à reprocher au capitalisme de ne pas tenir sa promesse de bonheur, notamment à l'égard des masses.

96 Bien que le slogan « Le luxe pour tout-e-s! » tienne compte de l'exclusion de la majorité de la population mondiale de la richesse sociale, la détermination formelle de cette richesse n'est quant à elle pas remise en question. Et ainsi, non seulement les questions sanitaires et écologiques sont occultées, mais surtout une telle critique accepte et reconduit implicitement la monade consummatrice, son individualisme ainsi que la séparation des sphères de consommation et de production. En présupposant cette séparation, la mécanisation rate son objectif émancipateur proclamé, car elle passe sous silence la question du pouvoir de disposer de ces machines, de leur construction,

ou de leur programmation<sup>10</sup>. Pourtant la sphère de la consommation est tout autant le produit du capitalisme moderne que ne le sont la sphère de circulation et celle de la production. Sa construction est objectivement nécessaire puisqu'elle permet d'impulser la demande pour les marchandises produites, et maintenir l'accumulation. Elle est subjectivement nécessaire comme compensation et substitut pour le travail aliéné. Alors que le travail est construit comme simple dépense, effort et devoir, la figure sociale du client est reine. Pour celle-ci, la liberté de choix n'apparaît limitée que quantitativement (selon les ressources sur le compte en banque), mais se réduit en fait qualitativement aux trois options suivantes : acheter/ ne pas acheter/voler. Alors que le travail est marqué par des hiérarchies et par la subordination aux contraintes du processus de production, la marchandise-argent quant à elle confère à son propriétaire un contrôle sur le temps de travail des autres. C'est ainsi qu'elle est porteuse du fétiche de l'autonomie masculiniste. Outre le fait que les

97

10 Cf. B. Baumeister, Z. Negator, *Situationistische Revolutionstheorie. Eine Aneignung*, vol. II: *Kleines Organon*, Stuttgart, Schmetterling Verlag, 2005, p. 97f.

produits, les marchandises, sont foncièrement conditionnés par le capital aussi bien du point de vue de leur qualité, de leur durée de conservation, de leur particularité comme porteurs de capital symbolique (marques, distinctions, normes), cet attachement à la consommation en elle-même, pensée comme sphère séparée de la production, est incompatible avec l'émancipation sociale. Une critique du capitalisme ayant pour base la consommation prolonge la fonction idéologique effectuée par la promesse de bonheur au moyen des marchandises. Il s'agirait plutôt de rediriger cette critique et sa mise en application pratique, vers une transformation, une reconfiguration, de toutes les sphères sociales et ce afin de minimiser le désir d'évasion (par les loisirs, les centres commerciaux, la télé).

98

### **Et maintenant ?**

**« J'aimerais bien un tirage du négatif »**

**Sur les points de vue**

**et les places qu'on occupe**

Voilà pour la critique des critiques. D'un point de vue communiste, on peut donc systématiser, suivant le critère de leurs insuffisances

respectives, les différentes critiques du capitalisme et les utopies (communistes) qui leur sont liées. Et si elles sont à critiquer du point de vue communiste, car elles mènent leur critique du capitalisme à partir d'un point de vue capitaliste (circulation, production, consommation), il faut également se demander où se situe le point de vue de notre systématisation et de notre critique. Ainsi peut-on se poser ces questions : Où se situe-t-on, est-il vraiment possible de s'y tenir ? Quel est ce non-lieu communiste ? Le point de vue communiste peut-il être un « point » de vue étant donné que le caractère statique de la détermination d'un tel « lieu » s'accorde mal au mouvement de la critique communiste ? Ne se déplace-t-il pas plutôt selon des lignes de position, des glissades vers l'avant et sur le côté, par sprint et saut d'obstacles ?

99

Dans *Minima moralia*, Adorno offre une solution paradoxale au problème normatif, à celui du point de vue. Il écrit :

« La seule philosophie dont on puisse encore assumer la responsabilité face à la désespérance, serait la tentative de considérer toutes les choses telles qu'elles se présenteraient du point de vue de la rédemption. » C'est aussi « la chose totalement

impossible, parce qu'elle présuppose un point de vue éloigné – ne serait-ce que d'un rien – du cercle magique de l'existence<sup>11</sup> ». Cette perspective ne s'affranchit pas totalement de la figure du point de vue, mais la déplace en l'extirpant du passé (de l'origine, du communisme primitif, du matriarcat) et de la transhistoricité (de la nature, l'anthropologie) pour la situer dans le futur. L'espoir est ici que les générations futures s'apercevront de l'absurdité et de la brutalité inutile de la socialisation capitaliste, tout comme aujourd'hui les croyances d'autrefois, celle d'une Terre plate ou de la binarité du genre, nous semblent irréelles, déconcertantes. Selon Adorno, l'impossibilité à adopter le point de vue du futur donne à cet impératif son moment émancipateur. Cette impossibilité préserve la pensée de l'illusion d'être elle-même inconditionnée, car c'est justement

**100** cette vision de la liberté de pensée qui prépare le terrain sur lequel les limites de la société bourgeoise peuvent être repoussées, ce dont les critiques ne s'aperçoivent pas. « Même sa propre

11 T. W. Adorno, *Minima moralia. Réflexions sur la vie mutilée* (1951), Paris, Payot, « Critique de la politique », 2001, p. 265.

impossibilité, [la pensée] doit la comprendre par amour du possible<sup>12</sup>. » Le paradoxe suivant lequel un point de vue extérieur ne saurait être adopté alors même qu'il faut qu'il le soit nous préserve de la fétichisation de nos propres productions critiques et nous sauve ainsi de l'illusion utopiste : l'idée que l'on pourrait dire, ici et maintenant, à quoi ressemblerait une société libérée. Cette conception d'un point de vue communiste inatteignable protège ce dernier contre la tentation de s'en tenir au fait capitaliste, d'en occuper le terrain. Mais cette protection est-elle fiable ? Le futur est-il vraiment aussi vierge, aussi affranchi du présent, que le proclame Adorno ? Le présent ne saisit-il pas constamment le futur tout comme le passé s'agrippe au présent ? Et l'image que l'on se fait du futur ne change-t-elle pas au même titre que l'avenir réel se transforme en fonction de chaque changement présent ? (Le changement est une production de l'avenir, la réalisation d'une possibilité et de ce fait la création et exclusion d'autres possibilités.) Si le futur rédempteur doit nier la souffrance présente, ce futur et son image

101

12 *Ibid.*, p. 265.

ne sont-ils pas obligés d'évoluer en permanence ? Comment la négation peut-elle rester la même si ce qu'elle nie change en permanence ? Et si ce qui est externe, le communisme, ne peut pas rester entièrement indépendant de l'histoire, alors cet interdit de l'image [*Bilderverbot*] n'est rien d'autre qu'un fétiche qui rend le communisme tabou, chose impossible à toucher, à partager, souiller, entité supra-historique. Le discours d'Adorno sur « le futur », « la libération », « la rédemption » n'empêche-t-il pas de constater qu'aucun de ces concepts ne peut et ne doit être identique à lui-même ? Que le communisme représente aujourd'hui autre chose que ce qu'il représentait il y a cent ans et qu'il signifiera demain encore autre chose ? « La critique communiste ne peut pas rester indifférente aux transformations des relations de pouvoir ; elle a un noyau temporel. Ce que signifie le communisme doit être dans chaque situation historique à nouveau défini<sup>13</sup>. »

**102** Chez Adorno, la détermination paradoxale de cette extériorité signifie tout à la fois qu'il nous est totalement impossible d'occuper ce point de

13 « Editorial » in *diskus - Frankfurter StudentInnen Zeitschrift*, n° 1, 2003, disponible en ligne.

vue futur et en même temps que c'est le point de vue le « plus simple, parce que la situation appelle impérativement une telle connaissance, voire parce que la négativité parfaite, une fois regardée en face, se concentre en écriture spéculaire de son contraire<sup>14</sup> ». Mais une telle convergence n'advient pas comme ça, n'advient jamais toute seule. Penser la négation de la négation ne mène pas automatiquement à une position. Une contre-image, la sculpture négative et antiréaliste du futur, ne se déduit pas d'une critique de critiques étroites du capitalisme. Même le négatif le plus précis peut connaître différents tirages : des centaines d'images différentes peuvent ressortir en fonction de l'exposition, de la perspective ou de la technique. Adorno lui-même, étonnamment, appuie ce dépassement critique de l'interdit de l'image, quand il dit dans une discussion avec Ernst Bloch : « [S]i la situation de l'utopie est si complexe, c'est parce qu'il nous est interdit d'en donner des images. Cela a une autre conséquence fâcheuse ; à savoir qu'on peut d'autant moins se représenter des choses déterminées parmi celles

103

14 T. W. Adorno, *op. cit.*, p. 265.

qui doivent exister qu'il ne peut être question d'elles que négativement. Ce qui est encore plus angoissant, c'est que cette interdiction de donner une expression concrète à l'utopie tend à discréditer et à absorber la conscience utopique dont dépend la volonté que les choses soient différentes<sup>15</sup>. » Ici, Adorno croise la pensée de Foucault, qui dans une autre discussion formule la chose suivante : « À mon avis, le rôle de l'intellectuel aujourd'hui doit être de rétablir pour l'image de la révolution le même taux de désirabilité que celui qui existait au XIX<sup>e</sup> siècle [...] Pour cela, il est nécessaire d'inventer de nouveaux modes de rapports humains, c'est-à-dire de nouveaux modes de savoir, de nouveaux modes de plaisir et de vie sexuelle<sup>16</sup>. » Il faut du courage pour énoncer, imaginer, esquisser un objet temporairement artificiel, pour créer une image du communisme qui peut réveiller un désir communiste. Une chose importante entre ici en jeu : moins les personnes

104 15 E. Bloch, T. W. Adorno, « Il manque quelque chose... Sur les contradictions propres au désir d'utopie » (1964) in *Europe*, n° 949, mai 2008, p. 49-50.

16 M. Foucault, « Le savoir comme crime » in M. Foucault, *Dits et écrits*, t. III, Paris, Gallimard, 1994, p. 86.

peuvent faire ce qu'elles veulent, moins elles sont à même de juste vouloir quelque chose (de désirer quelque chose sérieusement). Et comment les êtres humains feraient-ils ce qu'ils veulent s'ils ne savent pas du tout ce qu'ils veulent (ou ne veulent pas savoir) ? Quand l'étendue du possible délimite aussi ce qui est désirable, alors le désir devient lui-même désirable. Il doit être inventé, il doit être voulu. Désirer le désir. Désir communiste : que la misère prenne finalement fin.

Ce n'est pas seulement la fin de l'histoire qui pèse comme un cheval mort sur l'envie de communisme, mais surtout la fin de la révolution. Non seulement 1989, mais aussi et davantage, 1939, 1938, et puis 1924, 1921 et ce jusqu'à 1917. Après toutes les tentatives avortées du <sup>XX</sup>e siècle pour réaliser la société communiste, peut-on encore consciencieusement rester silencieux face à la question de savoir à quoi devrait ressembler le communisme ? Peut-il y avoir un rapport au communisme qui, au-delà de l'histoire, au-dessus des obstacles générationnels, est motivé par l'illusion d'un accès immédiat, transparent, serein à un certain texte originaire marxiste ? Ceux qui refusent

honteusement de prendre leurs responsabilités vis-à-vis de l'héritage stalinien et de ses victimes peuvent-ils encore s'appeler communistes? Mais prendre des garanties face au risque révolutionnaire est une promesse aussi facile que jurer: « la prochaine fois, ce sera plus démocratique ». Et cela est aussi vite prononcé que cette réponse en apparence si radicale: « on ne peut, on ne doit rien dire, de l'image du communisme ». Idéalement, l'interdit de l'image prémunit contre la possibilité de répéter le présent dans nos rêves, mais en réalité il devient un mensonge qui cache la possibilité de la répétition traumatique du passé. Le dicton selon lequel l'image idéale du communisme authentique ne se laisse jamais représenter devient en fait la justification pour fermer les yeux sur la laideur des images réelles du faux communisme<sup>17</sup>. C'est comme si c'était au futur incertain et non aux communistes eux-mêmes qu'incombait la tâche de donner une réponse à la question: pourquoi le communisme du futur ne ressemblera-t-il pas au communisme du passé?

17 Cf. B. Adamczak, *Gestern Morgen. Über die Einsamkeit kommunistischer Gespenster und die*

Ce livre a été écrit alors que la fin de l'histoire était en vigueur. Cette fin elle-même fait désormais partie de l'histoire. Vue du futur qui a déjà commencé à advenir, cette époque a commencé en 1991 et duré exactement vingt ans, jusqu'au Printemps arabe en 2011. Tout comme au moment du grand cycle des révolutions du *xx<sup>e</sup>* siècle – 1917, 1968 et, dans une certaine mesure, aussi 1989 – les révolutions se déplacent de villes en villes, de régions en régions, au-delà des frontières nationales. Et comme lors de cette dernière grande séquence révolutionnaire, les choses commencent à la périphérie de l'ordre global, et avancent avec plus ou moins de succès vers le centre, vers « le cœur de la bête ». De Sidi Bouzid au Caire, puis jusqu'à Benghazi, Daraa, Manama et Sanaa, en passant par Athènes, Madrid, Tel-Aviv, Londres, Santiago de Chili et le Wisconsin, puis par New York, Francfort, Oakland, Moscou, Rio de Janeiro et Istanbul, jusqu'à Hong Kong et Rojava, Sarajevo et Paris. Déjà à l'époque, de nombreuses révolutions russes de 1917 étaient convaincues qu'elles ne réussiraient que si la révolution s'étendait à l'ensemble du monde capitaliste. Elles placèrent tous leurs espoirs sur

**108** l'Allemagne – et furent déçues. Aujourd'hui encore l'Allemagne joue de nouveau un rôle particulier, avant tout au sein de l'Europe. Avec sa politique déflationniste, ses salaires bas, sa devise forte, ses exportations à bas prix, l'Allemagne a simultanément contribué à la crise européenne – en aggravant même ses effets par son diktat sur les mesures d'austérité – tout en étant la première à en profiter.

Aujourd'hui encore, le succès des rébellions dépendra de leur propension à se dynamiser, à se radicaliser réciproquement, ainsi que de leur capacité à se mondialiser. Aussi différents que soient ces mouvements et leurs conditions, les références et résonances sont évidentes : la mobilisation numérique, l'occupation de places publiques – place Tahrir, Puerta del Sol, place Syntagma, Zuccotti Park, place Taksim, place de la République – le plus souvent (et où c'est possible) par des tactiques de manifestation non-violentes, mais toujours avec des mots d'ordre opposés à l'État. Mais avant tout, ces mouvements se caractérisent par des formes d'organisation radicalement démocratiques qui excluent toute forme d'institution centralisée comme celle du parti politique, et

placent au cœur de leurs revendications l'exigence **109**  
d'une démocratisation sociale, c'est-à-dire poli-  
tique et économique. Quand les manifestantes  
en Égypte ont brandi des banderoles montrant  
leur solidarité avec les travailleuses en grève du  
Wisconsin, on a assisté au caractère mondialisé  
des mouvements révolutionnaires. Pendant que  
certaines enseignent au monde entier de nou-  
velles formes de manifestation et d'organisation,  
c'est précisément parce que d'autres ont adopté  
ces tactiques qu'elles peuvent apprendre que ni  
le renversement d'un dictateur ni celui d'un pou-  
voir militaire ne mènent à une démocratie digne  
de ce nom. Alors que les manifestantes en Égypte  
gagnaient la liberté de la presse, on interrompait  
la presse écrite en Grèce – et plus tard la radio et  
les chaînes de télévision publique – car leur exis-  
tence n'était plus rentable. Mais il est également  
possible d'apprendre des cycles de luttes précé-  
dents. En France, l'occupation de la place de la  
République – à l'exemple de leurs précurseurs du  
mouvement Occupy et dont le nom inspira Nuit  
debout – se combina à des formes traditionnelles  
du répertoire des luttes ouvrières : des grèves dans  
les écoles, grèves et blocages dans les raffineries,

les centrales nucléaires, grève des éboueurs et blocage dans le secteur des transports. En Grèce, 110 une leçon venue tout droit des luttes de 2001 en Argentine fut ravivée : la fin de la rentabilité ne signifie pas nécessairement la fin de la production, mais peut marquer un nouveau commencement<sup>18</sup>. Les occupations d'usines, les cantines collectives, et l'autogestion des hôpitaux ne sont-elles pas des tentatives matérielles, de la part de personnes soumises à la crise, de trouver des possibilités concrètes pour un autre futur ? Isolées, elles sont destinées à échouer. Le processus dépend en grande partie de la capacité à lier ces nombreuses initiatives venues d'en bas pour faire de celles-ci de nouvelles manières de rentrer en relation les unes avec les autres.

18 Cf. M. Tsomou, « Last Exit. Zum Aufschwung solidarischer Ökonomien im Griechenland der Krise » in *West-End. Neue Zeitschrift für Sozialforschung*, n° 1, 2014, p. 79-92.

Tandis que les mouvements révolutionnaires, comme ceux qui les ont précédés, sont toujours et encore menacés par leurs propres corruptions, l'antisémitisme n'étant pas la moindre, l'on constate simultanément dans le monde entier des mouvements réactionnaires, fascistes et islamistes. De la Hongrie, la Pologne et la Croatie jusqu'en Russie, la Turquie, la Syrie et aux États-Unis, des tendances réactionnaires se manifestent. On voit ainsi défiler une multitude de propositions politiques préconisant la ségrégation sexiste, l'exclusion raciste et – historiquement inépuisable et fructueux – le nationalisme, ainsi que le militarisme keynésien et sa suppression de la concurrence combinée à la destruction « productive » du capital – c'est-à-dire la guerre. Dans cette situation historique, la formule célèbre de Rosa Luxemburg est plus que jamais actuelle : socialisme ou barbarie. Mais le socialisme historique aboutit lui-même à des nouvelles formes de barbarie. Dans son effort historico-mondial d'abolir la domination, il s'est douloureusement ridiculisé et pour longtemps. Aujourd'hui pourtant, dans le sillage de la crise économique mondiale et face au constat des différentes révoltes

dans le monde, le modèle capitaliste de la démocratie libérale a perdu une grande part de l'attractivité qu'il avait encore il y a vingt ans – notamment pour les États regroupés sous le pacte de Varsovie. Dans les conditions de la crise actuelle, il ne peut plus y avoir une simple défense du statu quo. Il ne suffit pas de se préserver du pire et de maintenir le mauvais. La meilleure protection contre le retour du fascisme n'est pas de sauver le monde que celui-ci combat prétendument, mais de créer un autre monde. La politique de la division ne peut être mise en péril que par une politique de la solidarité. La « présence éternelle » du capital pour l'instant a pris fin. Pour la première fois depuis longtemps, l'histoire est de nouveau ouverte – aux suggestions.